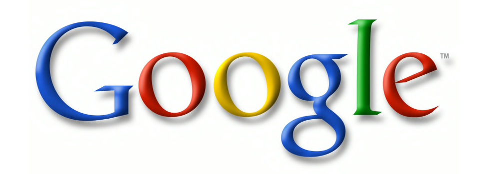





TAYLOR · INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA



£12 – mj

Bought from Blackwell

PHILÉDON
ET
PROTHUMIE,

PHILÉDON
ET
PROTHUMIE,
POËME ÉROTIQUE;
SUIVI
DE LA SYMPATHIE,
HISTOIRE MORALE.

PARIS,
CHEZ C. MERCIER, IMPR-LIBRAIRE,
RUE DU COQ-S.-HONORÉ, N.° 120.

1793.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

J'AI donné, il y a quelques jours, une nouvelle édition de la Sympathie, Histoire Morale par M. Mercier, Auteur de l'An 2440, Député à la Convention. Cet Ouvrage ayant paru mériter l'empressement des acheteurs et susceptible d'un bon débit, je l'ai fait remettre in-18, d'in-32 qu'il étoit, pour satisfaire aux goûts différens des acheteurs. N'en ayant tiré que 200 exemplaires, ce qui avec la cherté du papier que l'in-32 m'évitoit, augmente un peu son prix; j'ai tâché de dédommager les amateurs, par plus de soins; je souhaite avoir réussi.

MERCIER EDITEUR,

A SA FEMME.

J'IGNORE, ma bonne et tendre Amie, s'il m'est permis de te dédier l'ouvrage d'un autre, mais il me falloit une occasion de rendre un hommage public à tes graces et à tes bonnes qualités. Je l'ai trouvée et j'en profite. Si l'estimable auteur de la Sympathie avoit eu le bonheur de te connoître, lorsqu'il écrivit cet Ouvrage, il te l'eût sans doute dédié, il est trop mon ami pour me blâmer d'en avoir disposé de cette manière. -- Mes longs malheurs passés et ceux auxquels ma funeste tendresse t'a associée depuis neuf mois que nous sommes unis, devoient

rendre nos deux noms respectables à tout l'univers, si l'infortune et l'innocence ont des droits à ce sentiment. Ah Joséphine ! je me reprocherai toute ma vie de t'avoir ôté par mon choix, tous les moyens que la nature t'avoit prodigués pour être heureuse et plus fortunée avec un autre. Toute ma vie, hélas ! sera-t-elle longue ? oui, toute ma vie, j'adorerai en toi cette active et touchante sensibilité avec laquelle tu regardes ma sœur comme la tienne, ou plutôt comme un second moi-même; peut-être, hélas ! touché-je au terme de mes maux; je me consolerai du moins en expirant, par l'idée de te rendre libre, un nouveau choix te rendra plus heureuse par la fortune, car aucun homme dans l'univers ne t'aimera comme moi. L'amour nous a unis, tu avois 15 ans,

l'ivresse des sens n'a point dirigé mon choix, quoique j'en aie à peine 30, mais le malheur a resserré nos chaînes. La longue et cruelle maladie qui, après m'avoir enlevé mon fils, ta mise aux portes du tombeau, m'y eut conduit avec toi et la même torche funèbre eut éclairé le dernier asile de l'épouse, de l'époux et de leur premier né.

Sublime et touchant écrivain qui peignis dans la Sympathie, le vrai philantrope sous les traits de Mondor, la sagesse et la beauté sous ceux d'Elise, la piété filiale, la reconnoissance et toutes les vertus de la nature vierge, sous ceux de Charidême ; viens dans l'intérieur de notre asile, tu y trouveras des tableaux de sentiment qui te sont échappés et qui sont dignes de ton éloquente plume !

O mon maître, ô mon ami, tu verras le zèle et le talent luttans contre l'indigence; l'amour et la vertu en butte aux privations du nécessaire, et l'union la plus pure entre trois êtres qui disputent entr'eux de générosité.

Pardonne l'élan d'orgueil à un infortuné qui ne trouve pas dans sa Patrie un poste dans lequel il puisse lui être utile. Déjà tu t'es attendri à la première esquisse de ma déplorable situation, viens et je déroulerai devant toi les pages de toute ma vie, et tu n'auras pas besoin de noms empruntés, si tu veux peindre les vertus et l'infortune.

PHILÉDON
ET
PROTHUMIE,
POÈME.

JEUNES AMANS, c'est pour vous que j'écris. Je suis jeune et j'aime. Je peindrai la Nature dans toute sa simplicité; car j'adore la Nature sans voiles. Triste vieillesse, cœurs durs et sévères, ne lisez point ces douces peintures, mais vous qui ressentez et mes tourmens et mes délices, tendres cœurs, écoutez le récit des amours de Philédon et de Prothumie.

Aux premiers jours de l'Univers, il étoit des Génies bienfaisans. Ils habi-

tòient notre globe, où l'on ne voyoit point couler et le sang et les pleurs ; ils se communiquoient aux mortels exempts de crime et de perfidie. Ces beaux jours ne sont plus, ou ils n'existent que pour un petit nombre de coeurs qui s'aiment et qui sont vertueux.

Entre tous ces Génies, amis de l'homme, Isotime se distinguoit par un amour plus tendre encore. Il étoit dans un haut dégré de gloire et de puissance, et il étoit digne d'un rang si élevé ; car il étoit bon et bienfaisant. C'étoit lui que l'éternel Géomêtre avoit chargé du soin de rallumer les soleils qui s'éteindroient, de veiller sur les mondes prêts à se dissoudre ; d'entretenir la vaste harmonie de l'Univers. Ce bon Génie se promenoit au milieu de ces corps in-

nombrables et flottans, tous assujettis à des loix invariables; et il disoit : Ah ! l'ordre prodigieux de la Nature, la rotation de cent millions de globes autour d'un million de soleils, le jeu éternel de ces ressorts immenses qui font mouvoir tant de mondes, m'intéressent moins que le soupir qui s'échappe d'un coeur sensible. C'est le coeur de l'homme que j'aime à contempler ; c'est l'accent de sa joie qui flatte délicieusement mon oreille ; c'est son bonheur. Ma plus chere occupation sera désormais de verser un plaisir pur dans tous les coeurs faits pour aimer. O mortels, vous rendrez graces à l'amour, vous le bénirez par vos transports enflammés ; et moi du sein de ma gloire, je jouirai de votre félicité qui seule fera la mienne.

Il apperçut aussitôt deux enfans qui venoient de naître, et il dit : Que ces deux enfans soient l'objet de toutes mes complaisances ; je lis dans les Tables du Destin qu'ils sont faits l'un pour l'autre. Rendons leur bonheur plus vif, plus touchant. A quoi sert la foule innombrable des êtres ? Il ne s'agit point de créer, il s'agit de faire des heureux. Que notre main désormais soit plus avare de l'existence et plus prodigue de bonheur.

Il dit, et Philédon et Prothumie enlevés à leur mere furent transportés dans le fond d'une forêt sauvage; mais il les sépara l'un de l'autre jusqu'au moment de leur adolescence. De tristes murs richement décorés ne les emprisonnerent pas. La cîme ondoyante des sapins leur servoit de lambris, et tout l'air de la nature

leur

leur appartenoit. Isotime versa dans l'ame de Philédon l'extrême sensibilité et le noble courage, non pas cette mollesse qui avilit l'ame, mais ce généreux sentiment qui nous entraîne vers nos semblables ; non pas cette valeur barbare qui se plaît à foudroyer tantôt des animaux, tantôt des hommes, mais cette force héroïque qui défend l'opprimé et brave la mort. Il répandit avec profusion sur son corps ces charmes extérieurs qui préviennent si favorablement. Déjà une flamme vive brilloit dans ses yeux, un sourire noble et fin se déployoit sur ses lèvres, et les Zéphirs badins soulevant les ondes de sa chevelure, baisoient avec transport l'incarnat de ses joues.

Trois lustres s'étoient écoulés, et ce jeune héros satisfait et tranquille ne prévoyoit point ce qui devoit faire

son tourment pour faire ensuite le bonheur de sa vie. Il ignoroit qu'il étoit un sexe dont les regards enivrent l'ame, et qui doué de tous les charmes, allume tous les desirs. La lyre qui se plaît à peindre les transports de l'amour, n'avoit jamais exprimé devant lui des sons efféminés: le Génie avoit expressément défendu qu'on lui offrît le tableau de deux Amans languissans de volupté. On chantoit en sa présence les beautés mâles, hardies de la Nature, et son ame née pour le grand étoit attentive. On célébroit des actions généreuses, et plus ému encore, des larmes d'admiration et d'attendrissement couloient de ses yeux.

Prothumie de son côté, environnée de douze Nymphes, couloit des jours sereins. Semblable au mois brillant

qui couronne la terre de verdure et surpasse en beauté tous ses frères ; telle Prothumie parut comme une rose et effaça l'éclat de ses compagnes. C'étoit Isotime qui prenoit soin lui-même de l'instruire. Dès qu'une légere obscurité couvroit l'horison, à la lueur argentée de l'astre des nuits, il conduisoit Prothumie dans des vallons paisibles. Là, s'accompagnant de la guittare, il chantoit l'heureuse innocence d'un cœur qui goûte la paix, les charmes de la vertu, les douceurs de l'amitié. Prothumie, à ces sons enchanteurs, sentoit redoubler sa joie ; elle serroit tendrement son amie dans ses bras, et ne soupçonnoit point des plaisirs plus vifs.

Cependant l'âge vainqueur, l'âge redoutable approchoit ; la fleur précieuse du sentiment étoit prête à s'é-

panouir. Les desirs, foibles dans leur naissance, et semblables à un ruisseau qui coule mollement sur une douce pente, croissent bientôt, s'étendent et se précipitent avec l'impétuosité d'un torrent. Déjà son sein enfante des soupirs; elle se trouve plongée malgré elle dans une douce et triste mélancolie; son imagination inquiette voltige loin d'elle. Au milieu de la solitude, elle jette un cri qui l'effraie et l'étonne elle-même; son front rougit, ses yeux fondent en larmes, sans qu'elle puisse en découvrir la cause. « Dieux, (se dit-» elle un jour dans l'ombre des forêts,) » quelle émotion, jusqu'ici incon-» nue, fait palpiter mon sein? Je veux » envain retenir mes soupirs, ils s'é-» chappent malgré moi. Quels vœux » formé-je? Je me sens entraînée vers

» des lieux qui n'existent peut-être
» pas. Quoi! lorsque je tombe dans
» les bras de ma chere Amale, je
» veux lire dans ses yeux ; mais ils
» sont froids, muets, inanimés : la
» flamme que j'y desire n'y brille
» point. Ils ne savent plus me parler.
» Les miens ne se font plus entendre ;
» ses baisers me semblent contraints
» et privés de sentiment. Ne l'aime-
» rois-je plus ? Eh quoi ! lorsqu'Iso-
» time déploie sa voix majestueuse,
» quels mouvemens nouveaux ! quels
» sons expressifs ! Mon ame vole
» sur l'aile de ses accens ; une re-
» vêrie profonde s'empare de moi, je
» m'égare, et je ne l'entends plus. Le
» rossignol murmure sous le feuillage
» qu'il agite ; je partage ses peines
» que j'ignore ; mon sang plus animé
» se précipite dans mes veines ; je

» suis malheureuse aussi, je gémis
» comme lui : j'ai le droit de me
» plaindre ; mais hélas ! de qui me
» plaindre ? »

En gémissant ainsi, Prothumie les yeux inondés de pleurs, se penche sur une fontaine bordée des plus vives fleurs ; le miroir des eaux lui présente son image ; elle se contemple avec surprise, elle s'admire ; pour la première fois elle se trouve belle. « Non,
» dit-elle, Amale ne m'a point flattée :
» mon teint est brillant, animé. Mais
» à quoi servent mes attraits ? Pour-
» quoi ce doux coloris empreint sur
» mes joues ? Que signifie ce sou-
» rire ? Il embellit ma bouche, il
» anime mes yeux : ces dons du ciel
» me sont-ils donnés en vain ? Cette
» rose odorante est faite pour orner
» mon sein ; son parfum est destiné à

» réjouir mon odorat ; ces berceaux
» qui s'unissent et se peignent dans
» le cristal poli des ondes, décorent
» ces jardins ; et toi, triste Prothumie,
» pour qui la Nature t'a-t-elle faite ?
» De qui dois-tu être l'ornement ?
» Dans ce monde si riche et si vaste,
» ne seroit-il point un être qui par-
» tageât les sentimens qui m'agitent ?
» Tout est-il insensible quand tout
» m'attendrit ? Il est vrai, Amale
» m'aime ; je lui suis chére.... Non....
» Il faut que je me l'avoue, ce n'est
» point là être aimée. Ah ! s'il existoit
» un cœur fait pour répondre à mon
» cœur, soupirs qui m'enflammez,
» volez jusqu'à lui ; dites-lui.... Mais
» je m'abuse ; j'embrasse une chimère
» adorable.... Où es-tu, être ravis-
» sant ? Je ne connois point ce que
» tu es, mais tu manques à mon

» cœur.... Ah! si je te rencontrois! si
» transporté d'une égale ardeur, tu
» volois dans mes bras, les rayons
» d'un plaisir divin pénétreroient mon
» ame! Je devancerois pour toi l'au-
» rore, je cueillerois pour toi les plus
» belles fleurs, je t'en formerois un
» diadême; je couronnerois ton front,
» je voudrois moi-même tresser tes
» longs cheveux. Couchée à l'ombre
» d'un myrthe, ma tête voudroit re-
» poser sur ton sein; je chanterois
» pour toi, j'exprimerois... Ah! que
» ma vie seroit délicieuse.!.. O dou-
» leur! ô desirs insensés! où tendent
» mes vains soupirs?.... Ne suis-je
» plus heureuse dans ce séjour de
» paix?... La gaîté de mon enfance
» s'est envolée, la sérénité de mon
» ame a disparu; le riant printems fait
» couler mes larmes; un tourment

» secret me consume, et je meurs au
» moment où j'adore la vie, au mo-
» ment où mes jours pourroient être
» les plus beaux. »

Le Génie caché dans un nuage l'entendoit; il s'applaudissoit de voir naître dans ce sein innocent une flamme qui bientôt devoit faire son bonheur.

Philédon, de son côté, commençoit à éprouver un trouble semblable; mais des mouvemens plus vifs, plus impétueux, plus indomptables, l'agitoient. Son front auparavant serein, et semblable au calme d'une douce matinée, ressembloit au midi d'un été brûlant; ses traits étoient altérés. Sourd à la voix de l'amitié, il fuyoit seul, il s'enfonçoit dans des forêts épaisses où la lumiere étoit plus sombre. Ces ombrages frais, ces lieux paisibles redoubloient son cha-

grin. Ses larmes coulent, et une fureur sourde que son heureux caractère dompte à peine, éclate dans tous ses mouvemens.

Un jour ses pas errans guidés par la mélancolie, le conduisirent au haut d'une montagne couronnée de pins superbes ; il jette un coup d'œil sur la Nature, et s'écrie comme un lion qui rugit : « Quel silence horrible, » tandis qu'une tempête affreuse bou-» leverse mes sens ! ô Nature dont » j'ai trop loué l'ordre et l'harmonie, » pourquoi m'as-tu donné un coeur ? » est-ce pour qu'il se dévorât lui même ? » Triste nature ! tes charmes sont » trompeurs, ils disparoissent devant » l'œil qui n'est point abusé. Mon » imagination est plus riche, plus » puissante que toi ; elle produit un » objet qui surpasse ton pouvoir : c'est

» un être comme moi, semblable et
» différent. Je l'ai devant les yeux ;
» son front a quelque chose de cé-
» leste, ses regards sont doux et mo-
» destes. O créature vraiment divine !
» elle sourit avec grace ; sa voix est
» tendre et sait trouver le chemin
» du cœur. L'albâtre est sur son sein,
» l'élat de la rose est sur ses joues,
» sa taille est souple et déliée comme
» celle d'un jeune palmier ; mes mains
» avides et tremblantes cherchent à
» l'embrasser : elle s'y refuse ; mon
» transport s'en augmente : elle rou-
» gît ; je la retiens entre mes bras ;
» elle s'y précipite enfin, et tremble
» modestement sur mon sein. Non,
» jamais mon ami n'a eu tant de ten-
» dresse ; son regard est sévère auprès
» du sien ; j'aime l'un ; mais j'ado-
» rerois l'autre. Image enchanteresse ;

» où es-tu ? Les Dieux, sans doute,
» te gardent dans leur séjour. O na-
» ture, crée-la d'après mon dessin ;
» élève - là parmi les roses ; donne-la
» moi pour ami. Quoi ! tout est sourd
» à ma voix. Je me consumerai dans
» de vains desirs ! La fleur de mes
» beaux jours séchera dans l'amertu-
» me. Quel crime ai-je commis envers
» les Dieux, pour qu'ils me persécu-
» tent si cruellement ? Et toi, Isotime
» aussi, tu vois couler mes pleurs d'un
» œil sec. Eh bien ! accourez, noires
» tempêtes ! sombres ouragans, gron-
» dez sur ma tête; renversez ces cèdres,
» détruisez ces jardins que j'abhorre ;
» obscurcissez les airs ; ensevelissez
» dans les ténèbres et mes cris lugu-
» bres et mon vain désespoir. Et toi,
» ô Génie ! ô mon père ! pardonne !
tes bienfaits me deviennent odieux.
» Plonge-moi

» Plonge-moi dans le néant avec
» cette image adorée que tu ne peux
» m'offrir. »

Il exprimoit ainsi ses desirs et sa douleur. Le Génie triomphoit : « Le
» tems est venu, disoit-il, il va em-
» brasser ce bonheur d'autant plus
» grand qu'il est plus différé. Telle est
» la source de cette grande vivacité
» qu'il acquiert par les peines passées;
» ce n'est pas seulement la volupté qui
» compose le plaisir ; c'est l'ardeur
» avec laquelle on l'a desiré qui lui
» donne un goût délicieux. « Aussitôt il l'enlève sur un char rapide comme la pensée, et pour mieux jouir de sa surprise, de son admiration, il le transporte dans les jardins qui renferment Prothumie. « Où suis-je ?
« quel enchantement! quel charme se
» répand dans mon ame! que ce sé-

» jour est doux et tranquille ! la suave » émanation de ces fleurs m'apporte » une odeur inconnue. Que ce ciel est » brillant ! Mais que vois-je ? ô joie ! » ô jour du bonheur ! je l'apperçois ce » fantôme adoré... c'est lui.... c'est » lui.... quelle ravissante image ! vo- » lons à elle.... qui m'arrête !... Prothumie de son côté, à demie couchée sur un trône de fleurs, observoit Philédon : son œil étoit fixe, sa langue muette, son cœur palpitant ; elle attache ses yeux sur les siens ; mais dès qu'elle apperçut dans les yeux de Philédon cette flamme vive et pénétrante.... elle se trouble, et reprenant à peine ses sens, elle se lève et fuit. Philédon jette un cri, s'élance hors de lui-même, saisit avec transport les bras de son amante ; « Arrête, ô toi » qui n'as point de nom ! chef-d'œuvre

» de la Nature, tout mon être vole
» après toi. D'où viens-tu ? es-tu sorti
» de la terre ? non, l'azur du ciel est
» dans tes yeux. Quel charme répands-
» tu dans mon coeur ! oui, tu es celle
» que je poursuivois dans l'horreur de
» la nuit et du silence : tu me rends
» la joie ; je retrouve la vie que j'al-
» lois perdre. O chef-d'oeuvre des
» dieux, que je t'aime ! . . . . tu veux
» m'éviter ! tes yeux se détournent des
» miens. . . . Ah ! demeure, ne me
» fuis point ; je t'aime, l'air que je
» respire m'est moins nécessaire que
» toi. Viens, sois mon ami : il dit ;
et tremblant de crainte et de joie, plon-
gé dans un ravissement inexprimable,
il baignoit ses mains de ses larmes brû-
lantes.

Prothumie émue, levoit timidement
sur lui des regards qu'elle baissoit sou-

dain. La noblesse de son front, la douceur de ses traits, la majesté de sa taille, ses yeux animés, cette bouche d'où couloient l'amour et la persuasion, tout agitoit son coeur. » Voila, disoit-elle en elle-même, » cet être vers lequel un desir im- » périeux m'entraîne ; je l'ai vu lors- » que je rèvois aux bords des fontaines; » j'ai vu son image dans le cristal » mouvant des eaux. Est-ce encore » une illusion ?.... va-t-il fuir ?.... le » charme est-il prêt à se rompre ? Inter- » dite, elle s'égaroit dans ses idées. Philédon entreprend de lui donner le premier baiser de l'amour : elle veut se dérober ; mais quelle puissance enchaîne ses pas ! nature ! amour ! vous l'emportez. Les lèvres de Philédon pressent les lèvres de son amante. Prothumie trop foible succombe aux

traits d'une volupté inconnue ; ses beaux yeux s'éclipsent, elle tombe presqu'évanouie dans les bras de son amant. L'amour descend des cieux, agite son flambeau et plane sur leurs têtes. Isotime plein de ravissement, contemple les baisers de l'innocence ; les deux amans se jurent une ardeur éternelle ; à l'instant tout change à leurs yeux, la nature entière sourit à leurs transports.

Ils étoient dans cette ivresse, lorsque le Génie, sortant d'un cercle lumineux et couronné d'un éclat immortel, leur apparut sous une forme céleste. » O mes enfans ! embrassez-» moi, et reconnoissez l'auteur de votre » félicité et le bienfaiteur des humains : » c'est le plus beau titre que je puisse » porter, et le seul dont je sois jaloux. » Je suis heureux par le bien que je

» fais. Lorsque des larmes de ten-
» dresse couleront de vos yeux, alors
» élevez vos coeurs vers moi ; dites :
» Nos plaisirs sont l'ouvrage d'Isotime.
» O mes enfans! je vous aime, et ce
» sera là l'hommage qui me flattera le
» plus. L'amour épuré fait le commerce
» des coeurs ; il est la source de tous
» les plaisirs, il perfectionne les
» ames bien nées, il fait entrepren-
» dre de grandes choses, il se con-
» fond parfaitement avec l'amitié ; il
» appartient aux ames vertueuses et
» sensibles ; cette passion qui élève
» l'ame et l'échauffe d'un feu sacré,
» est rare parmi les hommes. Ils ne
» cherchent qu'une volupté passagère ;
» tandis que le charme de l'amour est
» un plaisir continu, qui remplit dé-
» licieusement l'ame. Aimez, parce
» qu'il est doux d'aimer, connoissez

» tout le prix d'exister : abandonnez
» vos coeurs au sentiment, vous trou-
» verez le ciel sur la terre, et quand
» il vous rappellera, à peine croirez-
» vous avoir changé de séjour. En
» unissant vos coeurs, unissez vos
» vertus. O Philédon, que la douce
» tendresse de Prothumie modère ta
» fière impétuosité ; et toi, Prothumie,
» allume ton courage à l'ame héroïque
» de ton amant. Il t'aime, il est ton
» appui : foule aux pieds la pâle envie.
» Mais quand l'amour vous comble de
» ses faveurs, ô mes enfans, oublierez-
» vous l'humanité ? le bonheur endur-
» ciroit-il vos coeurs ? La vertu c'est
» la bienfaisance. Goûtez un plaisir su-
» périeur à celui de l'amour ; soula-
» gez le pauvre, consolez l'infortuné,
» et prêtez ensuite l'oreille aux ex-
» pressions touchantes de sa recon-

» naissance. Je vous laisse ; qu'ai-je
» besoin de veiller sur vous? l'amour
» et la vertu seront vos guides.

Il dit et disparut. Aussitôt un nuage descend, les enveloppe ; les ombres s'épaississent autour d'eux, et les cachent aux yeux des profanes mortels. L'amour les enivre de ses délices. J'allois décrire leurs plaisirs ; mais je me suis souvenu... et la plume m'est tombée des mains.

LA

SYMPATHIE,

HISTOIRE MORALE.



LA SYMPATHIE,

HISTOIRE MORALE.

Il ne faut qu'un instant pour unir deux belles ames. Elles se reconnoissent au premier coup d'œil, et c'est cette vue rapide et juste qui établit et confirme ces rapports secrets que nous nommons Sympathie ; je ne saurois douter qu'il n'y ait des cœurs formés les uns pour les autres, et qui n'aimeroient jamais rien, s'ils n'étoient assez heureux pour se rencontrer. Il existe une liaison intime entre ceux qui ont le même goût pour la vertu,

il n'est pas besoin de recourir à des qualités occultes. Les scélérats s'attroupent d'eux-mêmes dans le fond des cavernes, ils ne rougissent point de dévoiler mutuellement leurs cœurs horribles. Ne nous étonnons plus si les ames honnêtes se devinent et volent l'une au-devant de l'autre, si une force inconnue les porte à s'aimer; c'est une de ces vérités de sentiment qu'il ne faut ni prouver, ni discuter; et qui les raisonneroit ne seroit point digne de les sentir.

Charidème est né dans l'infortune, et connoît aujourd'hui le bonheur; il l'a mérité, aussi s'estime-t-il heureux. Inébranlable et ferme au sein de l'adversité, il a su soutenir une meilleure fortune, et ce passage rapide n'a point changé son cœur. Il est toujours le même, simple, bon, confiant,

compatissant envers les malheureux; Charidème se souvient qu'il l'a été. Sa raison est droite, mais elle s'est encore fortifiée dans la société d'un digne ami. Un ami ! sans doute qui le possède n'a plus rien à desirer. La belle ame de Charidème est peinte sur sa physionomie, elle respire la douceur, cette vertu qui caractérise l'homme qui a la vraie grandeur d'ame. Chaque jour son epouse rend graces au ciel du nœud cher et fortuné qui l'unit au plus digne des époux. Ce que le vulgaire nomme hazard est pour elle la direction particulière de la Providence, qui a daigné veiller sur son bonheur. Voici comme le ciel voulut éprouver Charidème avant que de le récompenser.

A peine âgé de deux ans, Charidème perdit sa mère; c'est assurément

la plus grande des pertes ; on ne la sent vivement que dans un âge plus avancé. Le cœur même d'un bon père ne remplace jamais le cœur d'une mère. La Nature a épuisé toute sa richesse, toute sa sensibilité en formant ce dernier, elle ne pouvoit rien créer de plus tendre, de plus sublime et de plus auguste. Cette mort funeste fut la source de tous ses malheurs. Son père, homme foible, et qui avoit un de ces caractères qu'une femme artificieuse tourne à son gré, ne tarda guères à se remarier. Malheureusement adonné à la passion violente qu'il avoit conçue pour cette nouvelle épouse, soumis à tous ses caprices, il oublia presque son fils. De nouveaux enfans partagèrent toute sa tendresse, parce qu'il étoit aveuglement idolâtre de leur mère. Charidème en

sortant des ténèbres de l'enfance, et en ouvrant les yeux, se vit rebuté. Odieux à sa marâtre, il fut jugé coupable. On l'éloigna de la maison paternelle; on le remit entre les mains de ces hommes mercenaires qui vendent l'éducation, et qui ont ordinairement la dureté et l'insuffisance commune à cette espèce de petits tyrans. Son cœur sensible et qui ne demandoit qu'à aimer chercha vainement un cœur qui lui fut ouvert. Il ne rencontra que des ames dures. L'indifférence d'un père, la haine d'une marâtre, les riguours capricieuses des tristes pédants; voilà les coups qui vinrent le frapper; ils affaissèrent le ressort de son ame naturellement haute, quoique douce. Cette extrême sensibilité se changea en mélancolie. Proscrit, abandonné,

il ne connut ni cette joie naïve, le charme du bel âge, ni ces tendres caresses de la nature, qu'on ne sent peut-être pas alors, mais dont le souvenir délicieux nous suit dans un âge plus avancé, et nous lie d'un nœud plus fort à nos parens. Charidème présagea l'infortune qui devoit accompagner sa vie. Un père indifférent! cela lui paroissoit inconcevable. Il gémissait, et dévorant sa douleur en silence, il parut stupide, tandis que c'étoit l'effort d'une grande ame qui vouloit se dompter elle-même. On le crut même d'un esprit borné, mais le malheur formoit ce jeune homme, et quelle foule de sentimens ce maître terrible et sublime ne fait-il pas naître dans le sein d'un infortuné! Cependant son ame accablée en contracta

un certain pli lugubre, que depuis elle n'a jamais su perdre.

On poussa la cruauté jusqu'à lui faire interrompre le cours de ses études, c'étoit lui en faire perdre tout le fruit. L'avarice prenoit autant de part à cet arrangement que le mépris. On ne vouloit plus lui apprendre qu'à fléchir devant ses autres frères, à obéir aveuglement à toutes les loix d'une femme altière, qui sembloit ne le garder sous ses yeux que pour donner de nouveaux alimens à sa haine. Tantôt elle le peignoit sous des couleurs odieuses, empoisonnant ses actions les plus innocentes, tantôt elle lui dressoit des piéges où il tomboit sans être plus coupable. Enfin, elle fit tant de faux rapports à son père, que celui-ci ne se donnant pas la peine d'examiner son fils

de ses propres yeux, le crut sur la parole de sa femme un cœur bas et même dangereux. On finit par l'abandonner à la société des domestiques qui eux-mêmes étoient émus de pitié sur son sort. Une certaine noblesse d'ame naturelle le préserva du malheur de contracter leurs mœurs grossières. On avoit accoutumé ses frères à le traiter avec dédain, et ils s'en acquittoient avec tout l'orgueil d'enfans que la cruauté a formés au vice.

Charidème sentit tout le fardeau de l'humiliation, et son cœur acheva de se développer sous les traits de l'injustice. Les chagrins que l'on éprouve dans la maison paternelle sont les plus horribles de tous : qu'il est affreux de rencontrer la guerre dans le sanctuaire où doit résider la paix ! qu'un cœur naissant et qui s'ouvre aux doux at-

traits du sentiment, gémit de voir un père lui fermer ses entrailles! que les coups qui partent d'une main chère sont sensibles! Charidème en fit la cruelle expérience. Son courage se trouva épuisé, il résolut de quitter le lieu de sa naissance, mais que faire avec une éducation imparfaite, une ame haute, dépourvu qu'il étoit du moindre secours? Il lisoit un avenir des plus rigoureux, après cette démarche imprudente; n'importe, la vie la plus dure, la plus laborieuse, pourvu qu'elle fut sans tache, lui parut préférable. Il justifia son père dans le fonds de son cœur. Il est bon, mais il est aveuglé, disoit-il. Non, il ne me connoît point: S'il savoit combien je l'aime .... il ne le sait point. Ah! que ne m'est-il permis d'épancher mon cœur à ses

pieds ; avec quel transport j'embrasserois ses genoux, avec quelle verité je lui dirois. . . . Mais il me dédaigne, et ma douleur doit être muette. C'est mon premier devoir. Irois-je l'éclairer sur une femme injuste qui m'a ravi son cœur. Irois - je déchirer le voile ? . . Non, je dois respecter jusqu'à son erreur, et plutôt mourir que de faire rougir son front vénérable.

Il en coûta beaucoup au jeune Charidème pour oser parler à son père. Les demandes respectueuses que l'on fait alors, quelque ménagées quelles soient, peuvent passer pour de justes reproches, et un père sent trop alors qu'il étoit de son devoir de les prévenir. Charidème, du ton le plus soumis et le plus modéré, lui fit entrevoir et sans aigreur, que ses beaux jours s'écouloient dans l'inaction, et

que faute de quelques secours, il perdoit le tems de la vie le plus précieux et le plus irréparable. Son père fut étonné de ce langage, il se rappella qu'effectivement il avoit un fils. La commisération, foible, triste et dernière vertu d'un père, alloit lui parler, peut-être qu'elle l'auroit conduit à réparer une négligence aussi criminelle, mais sa femme qui avoit sur son esprit un ascendant invincible, endormit d'abord ses bonnes résolutions, et ne tarda point à les étouffer. Elle songea au plutôt à éloigner Charidème, de peur que sa présence ne vint réveiller dans le cœur de son père quelque dangereux mouvement de pitié. On lui déclara bientôt que tout bien vû, bien examiné par d'honnêtes Officiers de Justice, son bien étoit nul, absolument nul, que par

conséquent il n'avoit rien à demander, rien à prétendre, et qu'il eût à prendre son parti au plus vite. Charidême pouvoit réclamer justement devant les Tribunaux; mais quel horrible droit que celui qui traine un père devant la main armée de la Justice, dont l'aspect seul condamne un fils dénaturé! quel monstre ose chercher un autre Juge qu'un père! Eh! ne vaut-il pas mieux se soumettre à une cruelle sévérité, que de faire un tel outrage à l'auteur de ses jours? Soyons malheureux, puisque je suis né pour l'infortuné, disoit Charidême; mais ne nous rendons point coupable: que le ciel me préserve du crime de la révolte et de celui de la haine. Il est tems de partir. Si le malheur doit être le partage de ma vie, que le lâche désespoir ne la rende point oisive ou inutile. Il

est plusieurs chemins ouverts à la gloire ; tentons le plus noble de tous ; portons les armes pour la Patrie. Le nom de soldat pourroit-il me faire rougir ? Je ne sais s'il en est un plus beau. Je le sens, il n'est que deux états pour un cœur tel que le mien, ou cultiver l'héritage de mes ancêtres, ou verser mon sang pour mon roi. Tout autre état est plus ou moins mercenaire et parconséquent vil. Le guerrier ne vend point sa vie, puisque rien ne peut la payer, si ce n'est la gloire. Il reçoit sa subsistance des mains du monarque, et ne vit que pour le servir. Irois-je ramper sous les caprices d'un riche insolent, m'humilier dans des travaux obscurs, intéressés, trop souvent funestes à la Patrie, tandis que je peux marcher sous ses drapeaux contre ses ennemis. Irois-je mendier de la pro-

tection et faire le premier essai d'une servitude ? . . . Ce seul mot fait rougir mon front. Oui, je serai soldat ; et ma famille qui aujourd'hui me dédaigne, sera forcée de respecter mon choix. Un jour peut-être je lui ferai honneur ; la carrière où j'entre est rapide, je m'y veux distinguer ; alors on les verra s'empresser à m'avouer. Telles étoient les réflexions de ce jeune homme, âgé de dix-huit ans. Son ame forte et courageuse se promettoit de vaincre un sort contraire. Il obtint avant tout l'agrément de son père. Sa marâtre étoit au comble de sa joie. Elle espéroit que les fureurs de la guerre trancheroient des jours qui pouvoient nuire à l'immense fortune qu'elle vouloit faire passer sur la tête de ses indignes fils.

Charidème fit les apprêts de son voyage

voyage avec fermeté ; mais lorsque l'instant de ses adieux fut arrivé, il éprouva un serrement de cœur inexprimable. Sa tendresse pour un père qu'il alloit quitter lui fit verser bien des pleurs. Il l'aimoit, autant par sentiment que par devoir. Il ne désespéroit point de son cœur. Il attendoit tout du tems qui détruit la folle ivresse des passions, et sert à raffermir les droits sacrés de la Nature. Il ne balança point à se présenter à ses genoux ; il lui demanda sa bénédiction, il la reçut comme la plus grande faveur du ciel. Alors il se sentit plus fort dans sa vertu. O Dieu ! s'écria-t-il du fond du cœur, retranche de mes jours, ajoute les à ceux de mon père, fais que je le revoie avant que la main de la douleur ne se soit appésantie sur lui. Ménage-moi le bonheur de

pouvoir lui rendre les soins les plus tendres ; qu'il sache combien je l'aime, et je mourrai content !

Il part, il tourne vingt fois les yeux vers cette maison où il a tant éprouvé de chagrins, mais où il laisse ce qu'il a de plus cher au monde. Jamais le doux ciel de la Patrie ne lui parut si beau qu'au moment où il fallut l'abandonner. Il reporte encore la vue sur le toît sous lequel il a pris naissance. Il s'arrête ; l'œil fixe et mouillé de pleurs ; le cœur puissamment ému ; oh ! c'est donc là qu'à la place de ma mère règne une femme étrangère ! Elle a persécuté mon enfance ! C'est peu.... Que le ciel lui pardonne les maux qu'elle m'a fait souffrir ! Mais, Dieux ! elle m'a enlevé le cœur de mon père ! . . . . Là, j'aurois dû goûter les délices du senti-

ment, les plaisirs purs de la Nature ; là, j'ai bû le calice amer des douleurs. O ! mon père ! Quoi ! ton fils ne t'est point connu ? On t'a séduit.... Adieu, mon cher pays, j'emporte avec moi ton image ; ton image à la fois chère et douloureuse ; que le sort me promène en divers climats, jamais je ne t'oublierai ; je reviendrai visiter ces arbres antiques, témoins de mes soupirs, ou plutôt la mort que je vais affronter tranchera mes tristes jours.

Charidème n'avoit pas un ami qui pût le distraire de ces idées affligeantes ; ce n'étoit pas qu'il fut indigne d'en avoir, mais ayant toujours été humilié, il avoit caché soigneusement les plaies de son ame ; la gloire de son père y étoit intéressée, et sa profonde mélancolie l'éloignoit d'une

jeunesse turbulente qui ne se lie que par l'amour des vains plaisirs. D'ailleurs, un cœur vraiment sensible n'accorde pas indistinctement le titre d'ami, il faut qu'il rencontre l'ame, qui, au premier coup d'œil enchaîne toute sa confiance.

Ce vertueux jeune homme marchoit les yeux fixés en terre, rêvant profondément, se faisant un plan de vie et de conduite conforme aux principes de l'honneur. Le père de l'Etat alloit devenir particulièrement le sien ; il alloit tout devoir à sa main bienfaisante ; ces idées l'occupoient, et il s'échauffoit des nobles flammes du Patriotisme ; A la seconde journée, il passoit par un petit bois, toujours pensif, la démarche égale et lente, la vue baissée ; un Militaire assis au pied d'un arbre, où il méditoit, un

livre à la main, jetta les yeux sur lui ; il fut frappé de cette douleur et de cette noblesse empreintes sur le front d'un jeune homme ; il le considéra quelque tems avec une espèce d'intérêt ; leurs yeux se rencontrèrent, et l'Officier fut ému jusqu'au fond de l'ame. Il se leva précipitamment. Vous excuserez, Monsieur ? Que cherchez-vous dans ce bois écarté ? -- Le chemin le plus court pour arriver à la ville prochaine. --- Vous vous êtes égaré, souffrez que je vous remette dans la route. Le jeune homme s'oppose à cette démarche ; l'Officier insiste. Charidème voit avec attendrissement, avec plaisir et même sans surprise cet Officier revêtu de la Croix, lui parler avec un air de bonté et d'intérêt. Son ton affectueux, ce ton qu'on n'imite point, touche son cœur. Il se laisse guider

sans vains complimens. Je ne m'attendois pas, dit l'Officier, à un tour de promenade aussi agréable. Je vis seul, je ne redoute point la solitude; mais cependant je voudrois prolonger le chemin. Tout en vous, Monsieur, m'intéresse et m'étonne; vous êtes jeune, permettez-moi de vous le dire, toutes les vertus ne rachètent point l'expérience; pourrois-je vous demander quel motif vous conduit? -- Je vais servir mon roi. -- Le dessein est digne de vous. J'ai eu l'honneur de le servir pendant vingt-sept ans. J'ai regret de ne pouvoir plus le faire. -- Monsieur, j'aurois fait de bon cœur entre vos mains l'auguste serment de fidélité. -- Je l'aurois accepté avec joie. Le roi ne peut avoir, je crois, un plus brave soldat que vous; mais puisque vous m'auriez accordé toute votre confiance,

achevez un plaisir qui me sera cher. Le jour est prêt à tomber, la nuit vous surprendroit avant votre arrivée ; êtes-vous si pressé ? Vous voyez d'ici ce petit château, tel est mon petit réduit philosophique ; daignez vous y reposer ; les Guerriers ne sont-ils pas frères ? -- Monsieur, je ne mérite pas encore ce nom. -- Vous en êtes digne, vous en avez le courage, les mœurs simples et la noble franchise ; vous entrez dans une carrière brillante ; mais où, j'oserai vous le dire, vous aurez besoin de conseils. Les miens, fruits tardifs de l'âge, ne vous seront peut-être pas inutiles. Ce n'est point une erreur de jeunesse qui vous porte à embrasser le parti des armes, je le vois ; vous y êtes conduit par une sage fermeté dans l'infortune. Je crois deviner une partie de vos malheurs. Ils

me touchent ; puis-je, sans indiscrétion, vous demander qui vous êtes ? Charidème, qui auprès de cet homme généreux, sentoit son cœur voler mille fois sur ses lèvres, lui nomma sa famille. Mondor, (c'est le nom de l'Officier,) avoit connu son père, et les malheurs du fils avoient retenti jusqu'au fond de sa retraite. Quoi ! c'est vous, Monsieur, dont le long courage a supporté tant de coups affreux ? Vous êtes bien fait pour courir la carrière des hèros. J'ai été attendri sur votre sort avant que de vous connoître ; je me suis occupé plus d'une fois de l'image de vos maux. Achevez, toutes vos paroles se gravent dans mon cœur. Avec le tems vous me connoîtrez mieux. Que dis-je, certains cœurs ont-ils besoin d'épreuve ; épanchez votre ame dans l'ame d'un ami. -- D'un ami!

— Oui, Monsieur, d'un ami. Votre tressaillement à ce mot me plaît, il me fait voir que vous connoissez tout ce que renferme ce mot sacré et même tout ce qu'il exige. — Je sens tout ce qu'il exprime, mon cœur est né pour l'amitié ; il a cherché avidement un ami, se flattera-t-il de l'avoir trouvé ?... Oui, jeune homme, lui répondit l'Officier, en lui tendant la main avec une noblesse et un sentiment que la plume ne peut rendre. Oui, tu me fais sentir mon cœur, ce cœur flétri par tant de cicatrices se r'ouvre au son de ta voix. Ta jeunesse ne m'allarme point ; je veux te servir de père, et mon cœur flétri doit se rajeunir dans le tien. Si ton âge est plus riche en sensibilité, le mien connoit peut-être mieux la tendresse. Mon ami, je le devine sur ton front, oui, tu feras le

charme de mes derniers jours ; une voix secrette qui ne m'a jamais trompé, me l'assure : il s'arrêta, et vit les yeux du jeune homme mouillés de larmes. Charidème étoit moins étonné qu'ému ; l'amitié lui paroissoit un sentiment que tout homme portoit au fond de son ame, et qui se développoit aussi naturellement. Ils s'entendent, ils se répondent sans précipitation, sans contrainte, sans réserve, leurs ames se touchent et se plaisent dans ce commerce mutuel. L'un ne connoît pas l'orgueil d'un bienfaiteur, l'autre ne s'allarme point du fardeau de la reconnoissance. Ah ! il est une langue faite pour les ames élevées, elle ne s'apprend point, elle n'est assujettie à aucune règle ; les hommes les plus grossiers en apparence en sont souvent les maîtres, c'est la langue du senti-

ment. Ils parloient à cœur ouvert cette langue sublime qui ne se traduit point. Entrons, dit Mondor ; alors ils se trouvoient effectivement vis-à-vis un château environné de bois, et dont l'entrée avoit quelque chose d'agreste et de sauvage. Une jeune fille s'avance au-devant d'eux d'un pas modeste. Elle appelle l'Officier son oncle et rougit. Etonné de la présence du jeune homme, elle jette sur lui un coup d'œil furtif et n'ose faire paroître son étonnement. Mondor prit son compagnon par la main, et lui dit en souriant : tiens, voilà ma nièce ; elle fait le bonheur de mes jours, regarde ; qu'elle est belle ! aime la, mon ami, aussi tendrement que je l'aime. As-tu des sœurs ? — Non, Monsieur. — Que ce soit donc-là la tienne ; embrasse-la comme une sœur. Charidème s'incline

profondément, salue avec grace la jeune nièce, qui rougissoit encore plus, et l'embrasse. Que vos bienfaits sont grands ! ô mon père, ô mon ami, vous me donnez plus que je n'ai perdu. Mais rien ne m'étonne plus en vous. La jeune nièce, quoique veillant sur elle-même, n'avoit pû réprimer un mouvement de surprise à ce mot d'ami. Jamais la bouche de son oncle ne l'avoit appliqué en sa présence à un autre homme ; ce mouvement, presque imperceptible, fut saisi par l'œil de Charidème, qui ne pouvoit déjà plus se détacher d'elle. Au souper, (où ne présidèrent point la gêne et la contrainte, trop ordinaires aux gens qui veulent s'étudier,) mais l'amitié, les graces, l'honnête liberté : le jeune homme assis entre un ami, et déjà peut-être une Amante, attendri, étonné

de

de ce nouvel état, le cœur plein d'une émotion aussi douce que vive, laissoit couler des larmes qu'il ne cherchoit point à retenir. On ne donna point trop d'attention à ses pleurs; on le laissa exhaler tout le sentiment que lui portoit le souvenir de ses malheurs passés; il en fit le récit avec chaleur, s'abandonnant à tous les mouvemens d'une ame pure, mais sensible. Il justifia éloquemment son père, n'en parlant qu'avec tendresse et respect; mais l'Officier l'interrompit avec ce ton qui n'a rien d'offensant. Tes parens sont des barbares; oui, ajouta naïvement la jeune nièce qui avoit le cœur gros et qui n'osoit regarder Charidème qui pleuroit. Tu as été malheureux, poursuivit Mondor, tant mieux, tu en seras meilleur; l'adversité est ce qui fait les hommes; mais, ou il ne dé-

pendra pas de moi, ou c'est ici que vont commencer tes beaux jours ; c'est ici que je veux veiller sur ton bonheur. Charidème l'interrompit : mon père, j'ai tout oublié. Des momens pareils à ceux que j'éprouve effacent des siècles de douleurs. -- Eh bien, n'y reporte jamais tes regards que pour accroître ta félicité. Tu vois mes champs, mes biens rustiques, tout nous est commun ; nous travaillerons, et le ciel sans doute bénira nos peines. Puis après un moment de silence : ainsi te voilà engagé, non à un roi, mais à un ami ; Charidème, tu n'as pas la physionomie d'un déserteur ? — Ma résolution de porter les armes étoit prise, dois-je en changer ! Mondor hésita un moment : non, je ne te ravirai point la gloire de défendre la Patrie, mais tu me donneras quelque tems ; sers d'a-

bord l'amitié, les rois ne viennent qu'après. Charidème répondit par son silence, mais leurs regards se rencontrèrent, et tout fut dit. Eh bien, Elise, que dis-tu de ton frère, (dit brusquement Mondor,) n'est il pas aimable ? Sais-tu qu'il va demeurer avec nous, en es-tu fâchée ? Je pense que dans le fond tu pourrois bien en être la cause : à ces mots Elise se leva, voulut prendre la chose en plaisantant; mais la plaisanterie avoit dans sa bouche un ton embarassé qui ne manqua pas de réjouir beaucoup son oncle.

Elise avoit besoin de repos. Elle vouloit s'interroger. Son cœur étoit dans un trouble assez nouveau pour qu'elle cherchât à l'approfondir. Son étonnement ne cessoit point. Quel est donc ce jeune homme, se disoit-elle, que mon oncle appèle son ami ? Lui qui

aime tant à vivre seul, lui qui fuit le commerce des hommes, lui qui ne les fréquente volontairement que quand l'occasion se présente de leur faire quelque bien ? Il accueille un jeune étranger, il agit avec une familiarité .... Quel changement étrange ! Je ne sais, son front est devenu plus gai, le regard de sa tendresse est tombé sur moi avec plus d'expression. Je ne l'ai jamais vu si content, quand ce seroit un fils qui reviendroit après plusieurs années d'absence... Mais Charidème, il semble qu'il connoisse depuis longtems mon oncle, tout ce qu'il dit se rapporte parfaitement à son caractère, à sa façon de penser. Ils se devinent sans effort, comme si une longue habitude... Cependant à ces mots : regarde-la comme ta sœur, Charidème s'est troublé. Il est beau-

coup moins à son aise quand il m'adresse la parole. Quelques - unes de mes réponses l'ont même interdit. Quel mystère cache cette aventure ? seroient - ils tous deux d'accord ? . . . Charidème est jeune. Mon oncle voudroit-il m'éprouver ? . . . Non, il m'estime, et il est incapable d'un tel artifice. Mon oncle connoît les hommes, il lit au fond de leurs cœurs. Soyons en assurance ; puisqu'il accorde sa confiance à Charidème, il faut bien, je le pense, qu'il soit vertueux, pour le moins, autant qu'il est aimable.

De son côté, Charidème avoit peu dormi. Mondor et la charmante Elise avoient occupé toutes ses réflexions. Il remercioit le ciel du bonheur d'avoir rencontré un cœur. Il ne connoissoit point cette fausse délicatesse qui se refuse aux bienfaits d'autrui

par un sentiment d'orgueil. En les acceptant, il s'imposoit le devoir de les mériter, et il se livra tout entier au charme qui l'environnoit. L'aurore luit à peine, qu'il court au lit de son bienfaiteur. Mes vœux préviendront votre lever, (dit-il en entrant), ô mon père, combien je vous dois et comment m'acquitter envers vous! que ce jour et tous ceux qui doivent lui ressembler vous soient heureux. — Ah, ah, te voilà de bon matin! Tu ne ressembles pas à ces hommes malheureux, livrés au luxe, qui perdent dans un tombeau les plus belles heures du jour. Viens respirer la fraîcheur éthérée, rien n'est plus salutaire à la santé : la renaissance du jour répand sur la terre les germes de la fécondité, et le soufle pur des zéphirs y renouvelle la vie et la joie. Vois-tu

le lever majestueux du soleil ? il m'est toujours nouveau ; tu dois goûter avec transport ce spectacle sublime et ravissant, car la nature n'existe que pour les bons cœurs, eux seuls sont émus, touchés, attendris, lorsque les autres demeurent froids et insensibles. Vois ces animaux que la barbarie de l'homme a rendus timides. Vois les s'égayer sur l'herbe humide de rosée.

Ils jouissent de toute leur liberté, ils ne me fuyent pas, je ne les tue pas par forme de divertissement ; mes mains n'ont jamais ensanglanté la terre, qu'aux combats ; là, malheureusement c'est un devoir, et ce n'étoit point à moi d'examiner des droits embrouillés quand la patrie m'appeloit. Mais massacrer des animaux innocens qui ne sont pas nos ennemis, non,

nous n'avons pas le droit d'être leurs tyrans, et les plaisirs d'un homme ne doivent point être cruels ; ami, tu ne vas point à la chasse ? — Jamais, autant par mal-adresse que par antipathie. — Je t'entends, le mal n'est pas aisé à tout le monde. Elise repose encore : descendons au jardin ; il est orné sans art ; la nature livrée à elle-même, y étale son luxe et son désordre énergique. Son libre cizeau a façonné les choses à son gré, et elles n'en sont que mieux. Que je hais cette fatiguante simétrie qui gâte la parure de la terre par la triste contrainte ! On ne voit plus de hautes futayes. On compose de petits parterres charmans, bien compassés et bien ennuyeux. Les jardins sont l'asile du plaisir. Le corps s'y délasse, l'esprit s'y distrait. Il faut donc y trouver

cette négligence qui produit mieux que les miracles de l'art, cette voluptueuse rêverie qui fait le charme et les délices des promenades. Il faut que le concert des oiseaux, que les ombrages des bois parlent au cœur de l'homme et lui retracent ces tems heureux où la nature n'étoit point captive. Le soleil se lève, quelle pompe! quelle magnificence! de quels rayons purs et doux il dore ces bosquets! comme il argente ces ruisseaux qui semblent s'éveiller dans leur lit de verdure! que la touchante harmonie de tant d'êtres sensibles chatouille agréablement l'oreille! O puissant créateur, ô bon maître! sois béni à jamais! heureux celui qui a un cœur capable de sentir. Il porte en ce moment l'hommage de son amour au trône de l'éternel. Ils se promenèrent

quelques tems en silence, tous deux livrés à la douce contemplation des beautés de la nature. Mondor reprit la parole et dit : ami, nous devons vivre ensemble ; je veux que tu sois instruit des particularités de ma vie. J'ai servi vingt-sept ans. J'avois un frère, il est tombé à mes côtés à la bataille de ***. Je l'ai embrassé tout sanglant; son flanc étoit déchiré d'une blessure mortelle ; il ne pouvoit mourir, et le cri de sa douleur invoquoit ma main pour précipiter l'instant de sa mort. Dès ce moment j'ai détesté les combats, mais fidèle à la voix du devoir et de l'honneur, je n'ai point cessé, quoiqu'en gémissant, de marcher contre les ennemis de la patrie. J'avois toujours devant les yeux l'image sanglante de mon frère. J'ai cherché la mort : j'ai reçu deux coups

de feu plus douloureux qu'*elle*... *Un* poste illustre vint à vaquer, *il m'étoit* dû ; on me fit un *passe-droit*. Calme et tranquille, je remerciai sans haine et sans colère. Telles sont les loix tacites que suivent les militaires. Dans ma jeunesse le monde m'a séduit; je me suis livré à son tourbillon, mais tant d'objets divers l'un par l'autre effacés enflàmment et déréglent l'imagination. Fatigué de ces vains plaisirs, je fus désabusé ; je ne vis plus dans ce cercle du caprice et de la fantaisie, que des fantômes qui n'avoient aucune réalité et j'éprouvai un vuide insupportable. Je cherchai la solitude ; et je connus la nécessité de vivre avec soi-même pour vivre heureux. Il me manquoit un ami ; avois je-dû le trouver parmi les mensonges perpétuels de ces sociétés peuplées d'imposteurs, où

l'on convient de se jouer les uns les autres, où toutes les offres de services et les protestations d'amitié servent souvent de voile aux haines les plus envenimées ? Je t'ai vu, et j'ai reconnu sur ton front l'expression de l'ame qu'il falloit à la mienne; les talens de l'esprit, les vertus du cœur répondent certainement aux traits du visage, mon œil a souvent observé ces rapports; et j'ai lu que nous serions amis. Nos âges sont éloignés, mais ils se rapprochent par la confiance, la franchise, la candeur, par tout ce qui lie les ames honnêtes. Ne redoute point en moi un observateur chagrin ou sévère, ma sagesse sera ce qu'elle doit être, pour se faire aimer avec fruit; elle sera douce, facile, indulgente, surtout point de secrets pour nos cœurs, ce plan sera des plus favo-

rables

rables à la vie heureuse que nous devons mener. Il n'est rien de plus doux que de paroître ce que l'on est ; de là naît la paix de l'ame, cette paix qui répand une nuance agréable sur tout ce qui nous environne. Puis faisant une pause... La vertu, ami, est l'harmonie de nos pensées et de nos actions, et il faut être d'accord avec soi-même si l'on veut porter un œil satisfait vers la route céleste. Comment goûter le repos, lorsqu'une guerre intestine exerce ses ravages au fond de notre cœur ? Soyons bien avec nous même, alors ce principe intérieur qui nous guide ne trouvera plus d'obstacle : lors que nous l'écoutons, il nous enseigne tacitement ce qui est bon, juste, grand, honnête ; alors nous nous formerons un cœur généreux, conforme à l'ordre, à cette har-

monie qui doit régner entre les êtres sensibles; ce cœur souffre du malheur d'autrui; il s'identifie avec les infortunés, il s'enflamme pour le bien universel, et s'il en avoit la puissance, ce seroit lui qui répareroit les désordres de la nature. .... Mondor se tût, et reprit d'un ton moins élevé et plus doux : j'ai aimé, non en esclave, mais en homme tendre et libre à la fois; la beauté qui me captivoit ne s'énorgueillis oit point des fers que je portois. La mort a séparé les plus beaux nœuds que l'amour ait jamais formés. Depuis, j'ai fui avec soin ce charme brulant qui trouble et séduit la raison. Viens à moi, charme pur de l'amitié; toi qui touches le cœur sans l'égarer; toi qui consoles de la perte des autres biens; viens présider à mes derniers jours, qui peut égaler cet

intérêt mutuel qui réunit deux cœurs!.. Je pense comme vous, s'écria Charidème, l'amour est, je crois, bien dangereux, l'amitié est plus douce, plus égale et plus faite pour le bonheur; ah! mon père!..

Il faut ici se figurer un jeune homme plein de feu et de sentiment, s'enflammant avec toute la candeur et la vivacité de son âge, pour se faire un juste portrait de Charidème. Plein d'enthousiasme auprès de son ami, son front rayonnoit, il écoutoit ses leçons sublimes, il satisfaisoit son goût pour la vertu. Cette journée se passa dans ces entretiens solides où ils achevèrent de déployer et de confondre les trésors de leurs ames. Elise qui étoit la raison même parée des mains des graces, ne haïssoit pas la gravité du jeune homme qui aimoit à

penser. Elle l'en estima d'avantage. Elle préféra ce ton noble et même un peu austère, à ce fade et brillant jargon, partage d'une folle jeunesse, amoureuse de son ignorance.

Mais après la philosophie, l'amour avoit son tour. Il étoit loin de perdre ses droits. Le soir, seul, environné de l'image d'Elise, Charidème répétoit mille fois son nom ; ses réflexions devenoient des sentimens; il se rappelloit ses paroles, ses gestes, ses moindres regards ; que ses graces sont touchantes ! disoit-il ; quel mélange heureux d'ingénuité et de finesse ! oui, je l'aime ; il n'en faut plus douter. Quel charme est répandu dans l'air que je respire ! ô séduisante Elise, qui te voit, qui t'entend, sera idolâtre de tes charmes : mes pensées voltigent autour de toi et ne peuvent déjà

t'abandonner; quoi ! dans le même lieu où l'amitié a surpris mon cœur, l'amour me frapperoit de tous ses traits ? ces deux sentimens qui me sont si chers semblent vivre l'un par l'autre, mais il en est un qui va troubler le bonheur que me préparoit l'autre. Charidème s'endormit en rêvant à Elise et un songe riant vint enchanter son sommeil.

C'est Mondor qui le lendemain éveille son ami. Lève-toi promptement, lui dit-il; je t'annonce une belle partie de plaisir, nous avons aujourd'hui une bonne action à faire; viens partager avec moi les soins que tout homme doit à l'homme infortuné. Un accident vient d'arriver à un pauvre paysan qui souvent a travaillé pour moi; il languit dans les souffrances et sans secours, au milieu

d'une famille qui n'a que des larmes à lui donner, ne différons pas. Jamais Charidème ne s'étoit habillé plus précipitamment; il suivit son généreux conducteur. Ils entrèrent dans la cabane du malheureux, qui étendu sur un lit de douleurs, gémissoit et vouloit dérober ses souffrances à quatre enfans qui pleuroient. La présence de Mondor n'étonne point cette obscure famille, ses bienfaits ne causent aucune surprise : l'étonnement de l'infortuné que visite le riche est plutôt un reproche qu'un hommage. Mondor ne se croit pas dispensé de soulager l'humanité souffrante lorsqu'il a répandu quelques pièces d'argent, ce sont ses soins qu'il prodigue, ces soins que rien n'achete ; il prépare de ses mains le remède convenable à ses maux : ses mains guerrières le soulèvent, le

tournent, ménagent sa douleur et semblent prévoir ses moindres besoins. Sa voix consolante lui fait envisager un terme à ses souffrances ; il est éloquent parce qu'il est pénétré, ses paroles sont un baume qui tranquillise l'ame et endort ses vives douleurs. Charidème ému, attendri, brûloit d'imiter ce héros ; il étudioit avec attention son ingénieuse adresse ; jaloux, il lui disputoit la gloire de ses travaux. O mon père ! s'écrioit-il par intervalles et toujours en agissant, oh ! si seulement la centième partie des hommes vous ressembloit ! . . . . le respect, l'attendrissement, la reconnoissance étoient peints dans tous les regards de cette pauvre et honnête famille : deux enfans en bas âge paroissoient même sensibles à ce grand évènement. Charidème vouloit retenir ses

larmes et pleuroit. Quelquefois, il étoit tenté de se prosterner aux genoux de Mondor, et de lui rendre le public hommage que la sensibilité doit à l'héroïsme. Mondor autour de qui on se précipitoit ne sembloit pas voir les transports qu'il excitoit ; je reviendrai demain, mes amis, séchez vos pleurs ; je vous promets l'entière et parfaite guérison de votre père : il partit, et on le combla de bénédictions.

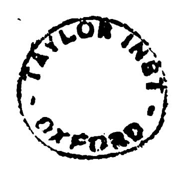
Charidème gardoit le silence, il recueilloit son ame, comme pour la former sur ce beau modèle. O mon père ! s'écria-t'il comme revenant d'une longue extase, je vous devrai ma vertu, quel exemple ! Ami, lui répondoit Mondor, n'étouffons jamais cette voix douce et puissante qui nous commande de faire le bien ; tous les hommes qui l'écoutent ont du goût

pour la vertu ; mais celui-là seul mérite le titre de vertueux qui a le courage d'exécuter tout le bien qu'il conçoit. La vertu, ne le déguisons pas, exige quelques efforts. Elle consiste à dompter ce malheureux intérêt qui nous rappelle sans cesse à nous même. Elle consiste à vaincre cette inertie qui nous endort sur les maux d'autrui, à nous élancer par le sentiment vers le bien général. Quelque satisfaction qu'il y ait à adoucir les maux des infortunés, à verser la consolation dans les ames affligées, peu d'hommes ont le courage de goûter ce plaisir, mais dès qu'il s'est fait sentir, on le préfère à tout autre. Dis-moi, ton cœur n'est-il pas content et satisfait ? — Oui, mon père, il n'est point de volupté plus délicieuse que celle de faire le bien. Heureux le

cœur qui connoît la douce émotion de la pitié, qui ne s'endurcit point aux malheurs de ses semblables. Que le Dieu qui m'entend me donne la force de secourir tous mes frères. Nous avons consolé un père souffrant, nous avons donné du pain à une famille abreuvée dans les larmes, nous venons d'arracher à la misère et peut-être au désespoir les plus fidèles serviteurs de la patrie.... oui, mon ami, voilà ce que j'appelle servir le roi et l'état. L'homme humain et généreux est le plus digne soldat qu'ils puissent avoir.

Le diné étoit prêt lorsqu'ils arrivèrent. Elise avoit disposé le couvert du jeune homme d'une autre manière que la veille, il étoit à côté d'elle et non plus en face; tu as changé la place de notre ami, dit Mondor; oui mon oncle, répondit-elle, d'un ton qu'elle

voulut rendre ferme et qui étoit un peu troublé. Le jeune homme intrigué cherchoit et craignoit de rencontrer ses regards ; il se trouvoit plus à son aise à ses côtés, mais sa main timide et circonspecte frémissoit de toucher la sienne ; il vouloit déguiser son embarras, il en augmentoit ; il parloit et sa voix étoit peu assurée, mais quelle expression touchante elle avoit ! comme les accens d'un cœur neuf percent et se font entendre ! il rougissoit et confus de rougir, il commençoit des mots sans suite. La jeune nièce d'un air d'autant plus libre, plus aisé que celui de Charidème étoit contraint, lisant son triomphe et déguisant sa joie, animoit et soutenoit la conversation. Fière de son empire, elle en profitoit et jouissoit secrettement de cette gêne timide de l'amour,



qui annonce un cœur innocent. Elle tiroit avantage de cet ascendant que la nature a donné aux femmes et qui leur inspire cette fierté décente et légitime qui commande nos hommages. Elle enhardissoit le timide Charidème par tous ces petits riens auxquels l'amour donne un prix infini, elle cachoit la flamme qui voloit dans son sein sous un air de gaîté ; et le jeune homme que l'expérience n'avoit pas instruit, ne la croyoit que vive, enjouée, et étoit loin de soupçonner que tant de légèreté put servir de voile à la tendresse.

Mondor qui pénétroit le cœur de sa nièce mieux qu'elle ne pénétroit le cœur de Charidème, l'interrompit assez brusquement. Ami, tu as été content de ta matinée, il faut achever notre journée ; allons visiter nos biens,

biens, c'est l'économie qui est la mère de l'abondance et des vrais plaisirs, sais-tu que nous avons beaucoup tardé ? le jeune homme s'éloigne à regret ; malgré sa vertu, il soupire de l'absence d'un demi-jour. Ils prennent un chemin opposé à la route qu'ils avoient tenue le matin ; ils arrivèrent à une vaste plaine où l'on faisoit la récolte. Chaque moissonneur parloit au comte avec l'honnête assurance d'un homme qu'on n'a point avili. On pouvoit aisément discerner qu'ils aimoient leur maître en même-tems qu'ils le respectoient. Le comte prend une faucille, en donne une autre à son compagnon ; travaillons, lui dit-il, avec ces hommes ; notre oisiveté seroit en leur présence un crime. Les voilà qui abattent les épis dorés qui tombent en foule. O

sainte Providence, s'écrioit l'homme sublime; la terre est la table de tes bienfaits; si tu permets que je recueille, c'est, sans doute, afin que je partage avec mes frères indigens; ils travaillèrent sans relâche jusqu'au soir, et leur exemple fit plus que n'auroient pû faire leurs ordres. Charidème se trouva fort las. Ami, lui dit Mondor, tu n'es pas des plus adroits, mais tu as du courage, avec le tems tu feras un habile moissonneur. Que dis-tu de ta journée, en regrettes-tu l'usage, as-tu des remords d'un tems ainsi écoulé? — Non, Dieu merci, mais me voilà rendu. — Eh bien, nous coucherons dans cette chaumière, aussi bien, il est trop tard pour retourner au château, et les jambes sûrement te manqueroient. — Mais votre nièce, Monsieur, sera

fort inquiette ; ne craignez-vous point ? . . . Bon, je ferai partir un de ces hommes. — Ils sont, je crois, aussi fatigués que je le suis. — Tu crois ? Eh bien, toi qui es bon, voudrois-tu par humanité leur en épargner la peine, et te charger de la commission ? Elle est pénible, mais tu en auras plus de mérite. Le jeune homme sourit et embrassa son ami. Oh ! retournons au bon gîte de notre vieux château. — Comment, te voilà tout-à-coup rajeuni. J'en suis charmé ; car, après tout, j'aurois perdu le plaisir de souper avec ma nièce ; la pauvre enfant auroit été fort allarmée ; tu devines tout. — Il seroit cruel de lui causer le moindre chagrin. — Ainsi qu'à toi, mon cher Charidème, viens, nous souperons beaucoup plus joyeusement avec elle.

Le soleil se couchoit ; Charidème précipitoit ses pas ; doucement, lui disoit le comte ; tu arriveras trop tôt, tu ne jouiras point de son inquiétude. Vois-tu le disque enflammé du soleil qui s'enfonce sous l'horison, et tous ces nuages d'or qui accompagnent le coucher de cet astre superbe ? Dans un instant toutes ces couleurs radieuses vont disparoitre, et d'épaisses ténèbres règneront dans ces mêmes plaines que tu vois étincelantes ; ainsi s'évanouissent les illusions du plaisir... Oui, la nature est fort belle, répondit Charidème avec une espèce d'impatience, mais elle est toujours la même. Elle ne sait que recommencer tout ce qu'elle a fait hier. Elle élève, sans doute l'esprit, mais elle laisse le cœur vuide. L'univers est muet, que dis-je, il devient triste lorsque

notre cœur troublé ne répond pas à sa secrette harmonie, il n'appartient qu'au cœur heureux de contempler la nature et de la trouver ravissante, et je connois quelque chose de plus admirable, de plus beau que le soleil et que la voûte du firmament; c'est..... le front d'une femme aimable et vertueuse. -- Oui, tu as raison, une femme qui réunit la beauté et les mœurs, est le plus rare ornement de la terre. Elle plaît, elle intéresse, elle attache dans ses moindres actions, elle pénètre nos cœurs d'une nouvelle vie, et si elle nous sourit, c'est alors que l'azur des cieux est plus vif, que le coloris de la nature charme nos yeux; n'est-ce pas cela que tu voudrois dire?.... — Oui, — Ne rougis point, mon ami; à ton âge, il ne faut désespérer de rien; tu es

jeune, sensible, honnête. Si tu aimes, tu ne peux manquer d'être aimé. Le vrai secrèt pour captiver un cœur est d'être soi-même tres-sincèrement épris. Je ne serai point un stoïcien ridicule, qui dans un âge tranquille ferai parade d'une vertu qui ne me coûterois guères. Je te dirai, livre ton cœur à l'amour, si l'objet en est digne ; mais aussi ne te rends point l'esclave d'une femme. Sacrifie pour elle ta vie, s'il le faut, et non ta liberté. Si elle veut t'assujettir au lieu de te toucher, défie-toi de ses charmes, ils sont trompeurs; qu'elle ait tout l'ascendant de son sèxe, mais qu'elle n'usurpe point un autre empire. Si elle veut te façonner à son joug elle ne t'aime point. J'avouerai qu'il regne dans le commerce de ce sèxe enchanteur, une douceur, un agrément, une délica-

tesse qu'on ne rencontre point ailleurs ; mais aussi que de filets tendus pour nous surprendre ! Ne t'amollis point dans leurs petites passions, n'efféminе point ton ame en épousant leurs petites idées souvent minutieuses, à force d'être fines. Vois leurs caprices comme un effet de leur sensibilité. Leurs défauts sont voisins de plusieurs vertus, et ce n'est pas à ton âge qu'on doit voir les premiers. Le sentiment est par excellence leur partage. Elles connoissent l'attachement, la constance, la foi ; et j'en ai vues dont la fermeté monta jusqu'à l'héroïsme. Le véritable amour est l'honneur de la nature humaine ; c'est une passion généreuse qui modère toutes les autres ; elle rend l'esprit plus clairvoyant et plus doux ; elle nous instruit sur nos travers ; elle réforme nos préjugés. A

sa suite marchent l'humanité, la tolérance; il n'est point de meilleur maître pour nous rendre équitables et modestes. Malheur à qui n'aime point, à qui n'a jamais senti cette portion de sentiment se développer pour son bonheur, et pour le sage accomplissement des vues de la nature. Je doute que le monde soit autre chose pour lui qu'un vaste désert, un lieu d'exil et de tristesse, où l'ennui flétrit ses jours et dévore son existence. L'amour augmente la joye, l'amour diminue les chagrins de la vie, et l'union des cœurs émousse les traits de la mauvaise fortune et jusqu'à ceux de la douleur.

Charidème trouvoit ce panégyrique de l'amour encore bien foible au prix de l'idée qu'il s'en formoit. Il n'avoua pas qu'il aimoit. Le moment n'étoit

point encore venu. Le comte ne vit point dans cette retenue un manque de confiance, mais seulement l'honnête modestie d'un coeur délicat qui trembloit d'abuser des droits de l'amitié. Il respecta cette noble sensibilité, et ne parut point vouloir exiger l'aveu de ses feux secrets.

La nuit étoit déjà assez avancée lorsqu'ils entrèrent au château. La jeune nièce exprima ses tendres allarmes du ton le plus touchant. Elle avoit tremblé pour son cher oncle, en voyant la nuit, et songeant aux chemins détournés qu'il falloit tenir. Trembler pour mes jours, reprit Mondor d'un ton élevé, lorsque je suis avec mon ami! Eh! ne sais-tu pas qu'ensemble, nous sommes invincibles. J'aurois volontiers passé la nuit chez notre bon fermier; mais Mon-

sieur a voulu absolument revenir ici, et cela uniquement pour souper avec toi. Il ne peut déjà plus coucher que sous le même toît. Charidème qui ne s'attendoit point à ce trait, voulut s'excuser ; il enfila des mots sans suite avec une maladresse des plus palpable, et Mondor rit beaucoup de son grand embarras.

Les yeux d'Elise pétilloient de joie : pour le bon Charidème, ses mouvemens avoient une vivacité inquiette. Il alloit, venoit sur les pas d'Elise sous prétexte d'être officieux. Mondor l'exhortoit malicieusement à demeurer assis, le raillant sur sa lassitude. Il prit enfin la plaisanterie de bonne grace. A table, Mondor alluma cette veine de gaité par le récit de leurs travaux. Il parodia l'air emprunté de Charidème ; et non content

de ce portrait ressemblant, il engage a son ami à confirmer de vive voix toutes les erreurs de son impéritie. Le jeune homme, en riant, fit un détail fort comique, où il mit une chaleur, un intérêt, un enjouement particulier. Emporté par le desir de plaire, enflammé par le sourire charmant d'Elise, il ne tarissoit point, déployant toute son imagination et de la meilleure foi du monde. Elise sentoit bien que c'étoit sa présence qui donnoit tant de vivacité à son amant. La plus sévère beauté jouit sans remords des transports qu'elle inspire. Le comte se recueilloit pour admirer les élans de cette ame vive et pure qui se livroit toute entière au délicieux sentiment de sa joye. En sa faveur, il prolongea le tems où il se retiroit. Cependant les heures

s'écouloient, Charidème n'y faisoit aucune attention. Le comte le tira par la manche : ami, lui dit-il tout bas, tu sais le plaisir qu'on goûte à la fin d'une journée dignement employée ; et ce pauvre paysan.... — Eh ! mon père, s'écria-t-il tout haut, demain, laissez-moi faire, mon zèle rendra mes soins plus actifs et plus sûrs. Je veux égaler votre adresse, et faire tout pour mériter un seul regard d'Elise. Il ne sentit point dans son transport la force de ces derniers mots.

Qui n'a point éprouvé qu'après des momens délicieux, l'âme demeure encore étonnée des sensations qu'elle vient d'éprouver ; si le sentiment qui nous domine alors est moins passionné, il est plus doux, plus pénétrant. Elise attendrie, agitée, marchoit dans sa chambre d'un pas incertain.

tain. Elle étoit tombée dans un fauteuil, et se couvrant le visage des deux mains elle se disoit : le moment fatal que j'ai tant redouté seroit-il arrivé ? . . . aimerois-je ?... quoi, tout à coup mon coeur surpris.... oserois-je me l'avouer ?... jamais jeune homme n'a fait une si vive impression sur mon coeur. Charidème ! il a un air de candeur qui annonce une belle ame. Tous ses transports sont vrais. Sa joie est naïve ; elle a éclaté.... cependant il est naturellement grave et mélancolique.... Pourquoi est-il tour à tour si vif et si sérieux ?.. mais puis-je me le dissimuler, il étoit animé par le desir de me toucher. J'ai surpris ses regards, et tout modestes qu'ils sont, ils ont une expression si touchante... tout est donc changé, cette vie paisible que je menois va

devenir tumultueuse. Ou a tout à craindre de l'amour ; c'est un sentiment vainqueur et redoutable. J'éprouve déjà une mélancolie qui m'étoit inconnue. Ah! sous les éclats de la gaîté, mon coeur s'étoit pas plus tranquille que le sien... Qui l'eut dit qu'en cette retraite paisible et solitaire loin des amusemens du monde, un objet fatal viendroit m'attendrir et troubler le repos de ma vie?... Oh! je vais croire à la déstinée.. Charidème! il me parle sans m'adresser la parole, je remarque dans ses accens ce qu'il y a de passionné et de secret... Je l'ai écouté avec plaisir : ah! je suis en danger!... S'il pouvoit partir... je frémis... je serois plus à plaindre encore : du moins, cachons avec le plus grand soin la fatale passion qui m'agite ; qu'elle n'échappe point de ce cœur

opressé ; qu'il se brise plutôt, et que la mort le frappe avant que mon secret... mais, ô Dieu! donne moi la force de pouvoir le lui cacher.

Ainsi l'amour pénétroit de ses feux cette ame fière et tendre. De son côté Charidème qui craignoit de commettre l'ombre d'une faute, avoit réfléchi sur sa conduite ; il sentit qu'il s'étoit trop avancé la veille ; un amour extrême connoît l'extrême délicatesse ; il redoutoit d'avoir offensé par son indiscrétion celle qu'il adoroit ; il lui échappoit de ces monosyllabes qui sont le cri d'une passion contrainte. Mondor le trouva triste le lendemain ; il en savoit bien la cause, mais il respecta sa douleur.

Arrivé sous le toît rustique où gissoit le malade, Charidême dit : O mon père ! laissez moi agir seul ; vous

me l'avez promis : jugez votre élève digne de cet honneur. Brûlant de zèle, inspiré par l'amour de l'humanité, Charidème est habile, sa main est plus souple, plus adroite ; il n'a de vie et d'ame que pour soulager cet infortuné ; il jette de tems en tems un coup d'œil sur le comte, et puise dans ses regards les connoissances qui lui manquent ; le comte se détournoit pour essuyer une larme qui venoit innonder sa paupière. L'homme est né bon, disoit-il en lui-même ; la générosité repose naturellement au fond de son cœur, il ne s'agit que des moyens de le mettre en exercice; c'est l'exemple qui développe ce sentiment sublime et la bonté est une vertu si aimable qu'elle se communique sans effort. Notre apprentif héros après avoir pansé la blessure du malheureux paysan, croyoit

rejoindre promptement Elise, mais on vient leur annoncer qu'un autre infortuné à deux lieues de là, attendoit leurs secours, et que ces secours étoient pressés. Le comte récompensa le courrier comme d'un avis important. Allons mon cher Charidème, allons, je te permets de gémir si tu le peux, mais accomplis tes devoirs; que seroit la vertu, si elle ne coûtoit aucun sacrifice? tu vois ma profession; j'exerce dans les environs l'art de guérir les maux de mes semblables; dix années d'étude et d'expérience m'ont fait découvrir ce qui se dérobe trop souvent aux yeux intéressés des gens de l'art, ils voyent d'un œil indifférent les remèdes les plus sûrs et les plus prompts; je n'ai plus l'honneur de servir la patrie; mais j'ai promis, non devant le tribunal des hommes, mais devant le tribunal de

mon cœur, de me dévouer tout entier aux soins de secourir l'humanité souffrante; tu es mon fils, dès cet instant, le même serment t'engage ; marchons. Mondor hâte sa course, son ami le suit ; pour cette fois on ne revint pas au bon lit du château ; la distance étoit trop éloignée. Charidème étoit rêveur, chagrin, inquiet. Qu'avez-vous, lui disoit le comte avec douceur ; après des travaux aussi satisfaisans, peut-on connoître d'autre sentiment que celui de la joie ? Charidème, écoutez, vous devez m'ouvrir votre cœur ; est-ce avec moi qu'il faut avoir quelque réserve ?... Mon ami, ne vois point en moi l'autorité d'un père, mais plutôt l'ame d'un frère tendre ; je sais... - Oui, vous méritez ces deux noms si chers à mon cœur, dit Charidème, en se précipitant à ses genoux ; mais je veux, ou plu-

tôt je dois vous quitter... votre maison est pour moi un séjour douloureux et brûlant. Oui, je crains d'abuser de l'amitié, que sais-je ? de devenir coupable, de manquer à mon bienfaiteur ; l'avenir m'effraie, je redoute mon propre coeur ; je le connois ; il est né sensible, mais extrême. Suis-je fait pour tant de graces, de beauté, de vertus ? moi, malheureux, rejetté de ma famille, errant..., et qui sans vous... ah ! mon père, mon ami, je ne vous en aimerai pas moins ; mais permettez que je me dérobe à une passion qui toute pure qu'elle est, offense sans doute les loix, les délicates loix de l'hospitalité ; l'absence, et le tumulte des camps.. - Tu t'estimes donc bien redoutable, interrompit en riant Mondor, tu penses que ma nièce est déjà un peu éprise de toi. Charidème

resta muet. Tant mieux si elle t'aime, poursuivit le comte : c'est justement ce que je desirois de tout mon coeur ; en aimant ma nièce, tu aimes la vertu personnifiée, et tu ne peux être coupable à mes yeux ; ton coeur est droit, puisque tu trembles sur toi-même ; c'est une sage et salutaire méfiance ; mais rassure-toi, tu es sous l'oeil d'un ami vigilant et sévère, et lorsque tu connois le danger, ce n'est point pour y tomber. Elise est l'honneur de son sèxe, rends-toi digne d'elle. Si ton amour ne l'offense point, pourquoi voudrois-tu qu'il m'offensât. Je desire sincèrement ton bonheur, ainsi que celui de ma nièce, mérite et obtiens son coeur ; ce seroit peu de la toucher, et même de l'attendrir, il faut que tu l'amènes à ce moment où l'aveu de sa bouche autorisera les

voeux que tu dois lui présenter : avec quel transport alors je presserai dans mes bras celui que je regarde déjà comme mon fils !.. Il garda le silence un instant, et reprit : Ces noeuds fortunés repandront mille douceurs sur la fin de ma carrière. Elle doit s'embellir des rayons de ta félicité : ne démens point ta candeur, ta sensibilité, ton ame, et sois toujours vertueux afin d'être toujours heureux. Ma nièce héritera peut-être de cette tendre sympathie qui m'a parlé si vivement pour toi, et le ciel te destine à relever ma maison. Charidème sauta à son col : Ah! mon père, ce nouveau bienfait ne peut ajouter à ma reconnoissance; soit que l'amour me favorise, soit qu'il me rejette; je ne vous quitte plus. Je vous consacre tous les instans de ma vie. Heureux d'habiter sous votre toit, le sanctuaire de toutes les vertus.

Quelle plume pourroit rendre tous les divers mouvemens d'un coeur aussi sincère ? Ils étoient rapides, emportés et brûlans. Tout en lui respire l'amour, l'honnêteté, et ses yeux ont cet éclat doux et perçant qui fond la glace des cœurs les plus rebelles. Comment peindre les graces enflammées d'Elise, le doux tumulte qui se glisse dans ses veines, et toutes les scènes agréables que l'amour sut amener et varier. Tantôt une tendre rêverie l'occupe, tantôt une joye vive et soudaine s'élève dans son ame, semblable à un éclair qui perce tout à coup le sein d'un nuage ténébreux. Jamais amant ne fut plus aimable, jamais amante n'eut plus à combattre. Elise savoit très-bien que l'amour est un enfant qui vit de très-peu de chose, mais enfin qu'il ne faut pas absolument sevrer. Sa pru-

nelle légère, éloquente, aussi mobile que sa pensée, erroit quelquefois sur le jeune Charidême, et puis se détournant avec rapidité, ne lui laissoit que l'avant-goût d'une volupté divine. Il est un artifice permis, ou plutôt qui n'en mérite pas le nom. On peut envisager les caprices d'une amante comme les combats d'un coeur que la fierté et que la tendresse se disputent tour à tour. On ne peut nommer fausseté les retours d'une pudeur qui fait le charme d'un amant, même en le désespérant quelquefois. Souvent une amante ignore elle-même les mouvemens de son coeur; et je crois que les momens les plus sévères tournent enfin au profit de l'amour.

Six mois s'écoulèrent, où Elise parut sous vingt formes diverses et toutes plus charmantes les unes que les autres. Ces métamorphoses étoient celles

d'une amante prête à se voir désarmer par les soupirs d'un amant et ceux de son propre coeur. Un ruisseau limpide qui se promène mollement, mais avec lenteur, dans les sinuosités d'un doux labyrinthe, parvient malgré tous ses détours, au bassin fleuri qui l'attend et le reçoit avec transport. Ainsi l'amour use de mille artifices ; il avance, il revient sur ses pas, il se plaît à errer jusqu'au moment heureux où il se précipite. Que le masque qui le déguisoit pèse alors à sa riante enfance ! Un soir la fiére et tendre Elise ne put repousser le charme invincible qui s'empara de son coeur. Son amant étoit à ses côtés, pressant ses mains dans les siennes, dans un énergique silence. Epuisé de tendresse, il alloit succomber sons la violence de son amour. Tont-à-coup

il

il tombe à ses genoux, avec ce regard qui peint et persuade, avec cet accent inimitable qui accuse l'injustice d'une insensible amante. Elise fut émue ; l'amour qu'elle avoit trop combattu l'emporte, sa bouche fit cet aveu si long-temps différé, aveu charmant qui semble ravi plutôt qu'accordé, aveu touchant qui augmente et confirme le bonheur. Que dis-je ? c'est elle qui relève son amant et qui lui prodigue toutes les caresses innocentes que l'amour employoit dans l'âge d'or pour enivrer ses favoris des plus pures délices. Charidème connut cette félicité qui remplit toute la profondeur d'une ame sensible. L'espérance d'un bonheur prochain doroit l'avenir de ses rayons fortunés. Il courut aux genoux de Mondor : Ah ! mon père, l'amour triomphe, l'amour m'a soumis

le coeur de la fière, de la vertueuse, de l'adorable Elise. — Je ne me suis donc pas trompé, mon cher Charidême, quand mon coeur que j'ai toujours écouté, a su m'avertir en ta faveur, lorsque tu traversois à pas lents l'allée sombre de ce petit bois où la main de la Providence t'avoit conduit. Ah! mon fils soit béni le jour qui a pu t'offrir à mes yeux. J'ai lu sur ton front l'empreinte des plus rares vertus. Songe, mon ami, que c'est toi qui doit fermer ma paupière. . . . A ces mots Charidême pleura. Quelles tristes images dans ce jour de joie! — Mon fils, à mon âge, le plaisir se confond sans effroi et se familiarise avec l'idée du trépas. Je n'ai plus qu'à me louer de la vie; je n'ai plus qu'à sourire aux approches de la mort. Mes yeux avant de s'éteindre, auront vu deux coeurs que j'aime, unis des mêmes nœuds,

doubler leur félicité après l'avoir méritée. O Dieu ! après ce trait de ta bonté, dispose de mes jours comme il plaira à ta justice ; je t'invoquerai toujours comme l'Etre suprême et bon, qui veille au bonheur de sa moindre créature. Mon fils ! tu as à remplir de nouveaux devoirs ; époux, bientôt pere... N'es-tu pas effrayé ! -- Non ; le véritable amour enseigne toutes les vertus ; je les apprendrai de la bouche d'Elise, et de plus, j'ai la voix de l'amitié. -- Ami, c'est dans ce moment que tu entendras son cri inflexible et austère. Je sens que je t'aime trop pour ne pas t'ouvrir le sentier difficile, épineux qui conduit à l'héroïsme ; que l'amour te console ; c'est désormais à l'amitié à savoir t'affliger utilement. Me pardonneras tu, quand l'amour de ton bonheur me rendra quelque-

fois cruel? Pour toute réponse, Charidème le serra dans ses bras, et des larmes également honorables inondèrent leurs visages.

Nos amans ne crurent exister que du moment où ils éprouverent cette confiance mutuelle, source des vrais plaisirs. Ah ! pour les cœurs délicats, que de voluptés précèdent celle qui les couronne toutes ! Le devoir s'opposoit encore à ce moment fortuné. Charidéme écrivit à son pére, lui exposa son bonheur, et le pria de vouloir bien confirmer son choix. Il obtint sans peine son consentement. L'alliance du comte étoit aussi honorable qu'elle étoit avantageuse. Il est vrai qu'il fut assez étonné que son fils eut rencontré un aussi riche parti : sa marâtre auroit beaucoup mieux aimé le savoir au siége d'une ville, grim-

pant à la brêche, à travers une grêle de balles homicides ; mais il est une main invisible qui dirige tous les événemens, et se plaît à confondre les coeurs pervers. Les deux amans furent unis par des noeuds éternels. Ils vivent aujourd'hui sous les yeux d'un oncle qui rend leur bonheur plus touchant, et qui jouit lui-même de celui qu'il leur a procuré. J'ai été témoin de leur félicité et de leurs vertus, malheureusement trop étrangères à mon siècle pour que j'ose ici les décrire.

FIN.

FRAGMENS
DES AMOURS
DE CHÉRALE.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Les morceaux suivans sont tirés d'un Poëme de M. Mercier qui a pour titre : Les Amours de Chérale.

Philédon et Prothumie, où le Bon Génie, ainsi que la Sympathie que l'on vient de lire, offrent ce que l'estimable Auteur de l'An 2440 a produit de plus délicat et de plus ingénieux.

Je publierai peut-être par la suite des Maximes Politiques, et autres Fragmens que cet Ecrivain si connu et si peu apprécié, m'a promis de me donner, pour réparer, s'il est possible, mes malheurs dont le récit la vivement touché.

Dût-il tromper mon espérance, je serois toujours fier de l'avoir connu et intéressé.

FRAGMENS
DES AMOURS
DE CHÉRALE.

PORTRAIT D'ISMÈNE.

J'AI touché le cœur d'Ismène; mais ce triomphe a flatté mon cœur et non mon orgueil. Amour ! Amour ! je vais la peindre ; prête moi ton pinceau, et que ma main tremblante ne la défigure pas.

Ismène a un front arrondi par la main des Graces. Qu'il est bien ! il n'est ni trop élevé, ni trop étroit. De petites veines d'azur délicates, trans-

parentes rendent ce front adorable. On diroit y voir circuler sa pensée, sa pensée toujours fine et pleine de feu.

Ses cheveux sont bruns et non pas noirs. Admirablement plantés, ils couronnent si bien son front touchant, ils développent si heureusement sa physionomie vive et spirituelle qu'on diroit que ses cheveux ont de l'esprit. C'est elle-même qui en arrange l'élégant édifice.

Isménè est de la taille de l'Amour, mais c'est le corsage d'une Nymphe, et la démarche d'une Grace. Personne au monde ne porte mieux qu'elle sa tête. Si j'étois roi, je mettrois un diadême sur cette tête charmante, qui réunit à la fois quelque chose de piquant et de majestueux. La couronne iroit bien sur son front. Son col est

plein de noblesse et d'expression, et c'est le col, comme on sait, qui décide les airs de tête. Ismène est un peu fière ; elle sourit quelquefois avec un noble dédain, mais son sourire n'offense jamais.

Son sein est presque toujours couvert ; mais son sein respire. A ce doux mouvement mon cœur palpite et mon œil est troublé. Ceux qui chérissent l'élégance des formes préférablement à un avantage plus vulgaire, trésailliront comme moi, et ne sentiront pas encore tout ce que je sens. Sa prunelle est légère, éloquente, aussi mobile que sa pensée. Son éclat est tantôt vif et tantôt doux, mais toujours touchant. Ce bel œil charmant et rigoureux défend le desir qu'il fait naître. Son regard... Comment le définir ?... Il exprime tout ce

qu'il veut dire, son imagination s'y peint ; et comme Ismène a beaucoup d'esprit, ses yeux sont assurément les plus beaux yeux du monde.

Sa bouche est vermeille, mais je ne donne pas une idée de sa fraîcheur. Son sourire accompagne son regard, il est toujours fin, quelquefois piquant et malicieux ; mais quand il exprime la générosité, la grandeur, le sentiment, alors il enchante, il transporte, il élève l'ame. J'ai vû ses yeux mouillés de quelques larmes au récit d'une belle action, et les miennes naissoient délicieusement, et le goût de la vertu m'étoit mille fois plus cher. A mon approche, j'ai vu quelquefois son front se colorer d'une rougeur céleste... Arrêtons-nous, ce moment de trouble et d'enchantement

ne

ne sera point gravé sur le papier, mais dans mon cœur.

Une belle main promet de belles choses. La main d'Ismène est douce, polie, délicate, adroite en mille jolis ouvrages ; ses doigts.... Mon pinceau n'a point le talent d'achever. Son nez est charmant, voluptueux, ai-je même entendu dire. Je ne le vois pas comme un autre. Je crois qu'il n'appartient qu'à moi de voir Ismène telle qu'elle est. Son pied est mignon, joli, extrêmement flatteur, mais. . . . . Je n'en sais pas davantage.

Je voudrois que pour peindre Vénus, on peignit Ismène, Vénus seroit peut-être moins éblouissante, mais Vénus y gagneroit; elle auroit une beauté plus touchante et moins efféminée, plus naturelle et moins languissante, enfin plus aimable et plus

tendre. Je crois que la Nature et l'Amour ont été plus loin en formant Ismène, que ne peut aller l'imagination.

Ismène plaît à tout homme sensible. Quiconque n'en est point frappé me devient indifférent, c'est peu, je le dédaigne à cause de son peu de sensibilité. Je ne puis souffrir qu'on en parle froidement, et cependant je ne veux point qu'on la trouve aussi aimable qu'elle me le paroît. J'ai cette jalousie qui vient d'un excès d'amour, et n'est causée que par la crainte de perdre ce que l'on aime, mais elle n'est jamais sombre, défiante, tyrannique. Ah ! qu'on aime Ismène ; toute adorable qu'elle est, on ne l'aimera jamais autant que je l'aime. Je n'aurai point de rivaux dans l'excès de mon amour.

L'esprit d'Ismène est tout en senti-

ment, et ce sentiment ne nuit point à la raison. Je ne conçois pas comme on peut allier tant de naturel et de finesse, de bon sens et d'imagination, de vivacité et de sagesse. Elle pense comme dans l'âge d'or, et s'exprime avec toute la délicatesse du siècle. Je suis toujours de son avis, non parce qu'elle est belle, mais parce que la raison emprunte sa bouche charmante. Je suis fier de savoir sentir son esprit léger, naïf, brillant et juste. Tout le monde n'a pas le bonheur de l'entendre, de l'admirer comme moi. Les dons du génie ne lui sont point étrangers. On pourroit être jaloux de ses talens. Le tour de ses pensées n'appartient qu'à elle, et je l'oserai dire, le sentiment d'en bien juger n'appartient qu'à moi. Je la loue rarement, de peur qu'elle ne croye que j'idolâtre

L 2

son esprit aux dépens de ses autres charmes. Ils sont tous également puissans sur mon cœur, et quand je dis; j'aime Ismène; c'est-à dire, j'aime la beauté, les talens, les vertus et les graces réunies.

Parlerai-je de ce cœur noble, généreux, bienfaisant, sensible envers les malheureux; que ne puis-je ajouter, il est.... O Dieu des Amans, fais que je le peigne un jour tel que je le veux rendre.

LE PLAISIR.

O Plaisir, vie précieuse de l'ame, toi sans qui le bonheur n'est qu'un vain nom ; feu divin ; goute d'ambroisie que les Dieux ont mêlée par pitié dans le calice amer de la vie ; ô Plaisir ! être aimable et fugitif, si pour te peindre mieux, nous devons te sentir, c'est à moi de te chanter. Que mon pinceau sans dessein et sans art, soit pur et libre comme toi ; apprends-moi à intéresser, à plaire, et que la sagesse elle-même avoue mes accens. Ma plume abhorre les scènes honteuses de la débauche, mais elle se plait à rendre cette joie innocente, fille du sentiment, qui loin de produire le désordre de l'ame,

enfante ce calme, cette harmonie où l'ame se contemple et se replie voluptueusement sur elle-même.

Et si mon pinceau ne répondoit pas à la délicatesse de ton cœur; ô Ismène! favorise-moi d'un regard, c'est-là que je puiserai l'expression du plus bel ouvrage. L'amour qui a formé ton œil aime à s'y peindre, c'est là que je le verrai tel qu'il est, ou plus charmant encore, tel que tu l'inspires.

Oui, j'ai connu le Plaisir, il brûle dans mon cœur, comme le feu sacré sur les autels de la chaste Vesta. Il ne s'éteindra jamais. Il est un amour inséparable des soins fâcheux, des soncis cuisans, des inquiétudes dévorantes, des impatiences impétueuses, des jalousies dévorantes, et de mille

autres sentimens désordonnés ; ce n'est pas celui que j'éprouve. Je m'applaudis d'aimer. Je me condamnerois, si je cessois d'être sensible. Je me trouve heureux d'être percé de tous les traits de l'amour, je goûte une volupté qui appartient à l'ame, qui l'élève au-dessus des objets terrestres, qui la purifie, qui la ravit aux cieux. Ce ne sont point des émotions passagères, de vaines illusions, qu'on reconnoit trop tard, après qu'elles nous ont trompés. Ismène m'a appris à aimer ; je l'aime parfaitement, et le plaisir que ressent mon cœur est aussi supérieur aux plaisirs vulgaires, qu'Ismène est supérieure aux surprises des sens.

Je ne forme plus aucun desir dont je puisse rougir. Je jouis d'un calme

qui m'avoit été jusqu'alors inconnu. Un regard d'Ismène a dissipé la tempête affreuse qui grondoit dans mon sein. Ce n'est plus tant le feu de ses yeux, ni les attraits de son visage que j'idolâtre ; c'est moins son esprit qui me charme que son cœur aimant, son cœur heroïque et tendre. Nous passons souvent des heures entières à nous entretenir ensemble ; et la douceur de nos entretiens n'est altérée ni par les fades et basses complaisances, ni par les transports et les emportemens d'une vile passion.

Laissez-moi, mes amis ; envain vous me parlez de notre Sophocle, envain vous m'annoncez le nouveau chef-d'œuvre dont il va enrichir la scène : Ismène m'attend. Autrefois j'aurois pû vous écouter ; aujourd'hui Melpomène

et ses charmes, Thalie et sa gaîté, Armide et ses palais enchantés ne valent point un sourire d'Ismène. Ne demandez point quelles sont les délices qui m'attendent. Elles sont au-dessus de toute expression. Aimez comme moi, mes amis, et il n'y aura plus qu'un plaisir pour vous.

Il est une Déesse jeune, aimable, qui tient en main une chaîne de roses, au front ouvert, à l'œil radieux. Le contentement brille sur tous ses traits, l'aisance l'accompagne ; elle éclaire l'amour ; elle le rend ingénu, facile, adorable. Cette Déesse est la confiance : elle s'avance d'un pied léger, elle s'assied entre nous deux ; elle préside a nos entretiens, elle entrelace nos bras de sa guirlande de fleurs. Les sentimens naïfs de la plus belle

ame coulent à mon cœur, comme une onde pure coule au fond des vallons fleuris. Ismène ! on doit élever des autels à l'Amour, non comme à un Dieu redoutable, mais comme à un Dieu bienfaisant. Il nous rend meilleurs, plus doux, plus sensibles ; sans lui je n'aurois pas connu les plus rares vertus. Autrefois mes transports étoient impétueux ; ils ont acquis quelque chose de modéré. C'est ton ame, Ismène, c'est ton ame céleste qui a versé le calme et le bonheur dans la mienne.

Peut-on appeler Plaisir ce qui n'est pas l'Amour, ou ce qui sert à le détruire ? Qu'on a mal défini les momens les plus enchanteurs de la vie ! Je ne parle point de ces transports qui égarent et qui trompent. Je parle de

cette tendresse pure, de ces goûts exquis qui distillent dans les cœurs la volupté goutte à goutte, comme le beaume distille de l'abre odoriférant de l'Inde ; je parle de cette ivresse douce qui remplit toute la capacité de l'ame, qni se suffit à elle-même, qui ne desire rien que ce qu'elle sent. Ismène ! il n'appartient qu'à toi de donner ainsi le change aux desirs. Je suis pénétré d'une douceur divine qui ne me permet pas de sentir une autre façon d'être heureux : oui, j'ai vû des momens où m'élevant au-dessus des voluptés sensuelles, Ismène m'auroit fait mépriser dans ses bras des faveurs qu'un cœur délicat eut dédaignées de lui-même.

Non, jusqu'à cet instant, je n'avois point connu l'amour. Je t'entends, tu me dis ; » ami goûtons, goûtons en

» paix, goûtons sans mélange et sans
» remords un bien-être si grand, si
» parfait. Quel autre plaisir ne cor-
» romproit pas notre bonheur ?

Tant d'amour fait couler des larmes de mes yeux; larmes délicieuses ! ô quel cœur je possède; jugez si je l'adore, si je cesserai un moment de l'aimer. Ismène, es-tu contente, ton Amant est-il digne de toi ? Son cœur s'est-il épuré au feu de ton amour ? S'il n'a pas toutes les vertus; il sait les connoître, il sait les admirer.

Que de délices je ressens ! Mon œil la contemple; et dans ma prunelle vient se peindre l'image de sa beauté. Admirable organe, source féconde de plaisirs, puisses-tu te fermer avant que je voie une autre qu'Ismène avec le même ravissement. Si je respire le

parfum

parfum des fleurs qui sont sur son sein, si j'entends sa voix douce et harmonieuse, ce n'est point mon odorat, ce n'est point mon oreille qui est frappée, c'est mon cœur, c'est lui seul qui est ému, lorsque ma bouche baise sa main.

Si je quitte Ismène, le plaisir ne m'abandonne point. Je lui dis adieu avec une tristesse passionnée. Je ne perds rien de l'impression de ses charmes. Je me rappelle chaque mot qu'elle a prononcé. Je me plonge dans une douce mélancolie, je m'y plais, je m'y livre tout entier. Tout se peint autour de moi sous des images riantes. Heureux de conserver la précieuse émotion de mon ame; ainsi quand la cymbale éclatante a cessé de retentir dans les airs, elle conserve encore

un frémissement sonore qui plaît à l'oreille attentive.

Amis ! je ne sens que le plaisir d'aimer. Je jouis à la fois du passé, du présent, de l'avenir ; l'avenir doit porter un nouveau degré de sentiment dans le cœur d'Ismène ; l'image de mes maux passés rendra mon bonheur plus vif; mon ame voit l'univers en beau ; la Philosophie l'endormoit ; c'est l'amour qui la réveille. Pas un moment de vuide on d'indifférence, quel état plus délicieux ! Prolonge-le, chère Ismène ; j'adore tes rigueurs, filles du devoir, et lorsqu'elles me chagrinent, l'Amour en souriant me montre dans le lointain le temple de l'Hymen.

Arrive, arrive, moment enchanteur, où je la conduirai aux autels

pour y recevoir ma foi. Ah ! les dieux qui lisent dans mon cœur pourroient me dispenser des sermens ! que dis-je? Non, je veux les faire aux yeux de toute la terre ; ce sera l'instant le plus glorieux de ma vie. Alors....... Ma vue se trouble, ma main tremble, mon cœur palpite avec violence. Alors.. Il n'est plus de termes pour m'exprimer.

Oh! que ce que le cœur accorde sans remords doit être préférable à ce qu'arrache un transport indiscret ou fougueux ! Il n'est point de volupté, si elle n'est partagée. C'est l'aveu du bonheur dans la bouche d'une Amante qui touche un Amant délicat, et ce bonheur lui est plus sensible que le sien propre. Amour ! Plaisir! car vous êtes synonimes ; ah ! retirez vos fa-

veurs, si votre main fortunée en me couronnant de Myrthes ne rend pas Ismène encore plus heureuse que moi. Je ne conçois pas un plus beau moment que l'instant de cette douce victoire, et cependant je puis le dédaigner, si dans cet instant même, son cœur ne s'applaudit point d'avoir fait un Amant heureux.

FIN

NOUVEAUTÉS

Qui se trouvent chez Cl. MERCIER, Imprimeur-Libraire, rue du Coq St-Honoré, no. 120.

Ses Ouvrages.

Savoir :

Rosalie et Gerblois. 1 v. in-18. fig.	1 l. 10 s.
Les Soirées de l'Automne, 2 v. id.	3
Les 3 Nouvelles. 1 v. id.	1
Ismaël et Christine. 1 v. id. (sous presse.)	1 10
Les Veillées du Couvent. 1 v. id. 2e. édit.	1 10
Dè l'Utilité de la Flagellation, traduit du latin de J. H. Meibomius, avec le texte in-18 1 v. pap. vélin. fig. (sous presse.)	6

La Vie, les Amours, le Procès et la Mort de Marie Stuart. avec fig. 1 v. in-8°.	2	10
Nécessité d'un Costume National. in-8°. 16 p.		5
Marcel et Rosette, ou le Village détruit. 1 v. in-18. fig. (sous presse.)	1	10

La Sympathie, Histoire Morale. in-32.		15
Breviaire des Jolies Femmes, Nouvelles et Poësies galantes. 1 v. in-18. fig.	1	10
La Force du Sang. 1 v. in-18. fig.	1	5
Les Fastes de la République Françoise. 2 v. in 18. fig.	5	10
Dubbi Amorosi di P. Aretino. 1 v. in-18.	1	5
Les Amans Républicains; par Bérenger. 2 v. in-8°.	4	
Lettres sur le Desir de Plaire. in-8°.	1	10

Les Prémices d'Anette, joli Roman. in-18. 1 v.	1	5
Phanor et Thémire, joli Poëme. in-8°. 1 v.	1	5
L'Ami des Enfans de la Campagne. in-12.	1	10
Vie et Aventures de Muller. in-8°.	2	10
Le Livre de Famille, par Berquin. 2 vol. in-12.	2	10
De la Vérité, par Brissot. 1 v. in-8°.	2	10
Vues Pittoresques de la Jamaïque. 2 v. in-12.	3	
Voyage sur le Rhin. 2 v. in-8°. fig.	5	
La Pucelle, en 22 chants. 1 v. in-12.	2	10
Voyage de Vienne à Belgrade. 1 v. in 8°.	2	
Grammaire de Restaut. 1 v. in-12.		15

Tropes de Dumarsais, avec la construction oratoire par le Batteux. 1 v. in 12, de 400 pag. 2

Géographie Universelle de Descombes. 4 v. in 4°. 18

L'anglais aux Indes. 3 v. in-8°. 9

Tactique Françoise. 1 v. in 8°. 2

Le Suisse Bienfaisant. in-8°. 1

Poésies de Bouthillier. in-18. 1 v. 1 10

Desmond, ou l'Amant Philantrope 4 v. in-18. 6

Herman d'Unna. 3 v. in - 18. 4 10

L'Art de faire des Garçons. in 12. 1 v. 1 10

Le Czârewitz Chlore, conte moral. 1 v. in 8°. 15

L'Excursion ou l'Escapade. 2 p. in-12. 2 10

Le Fat corrigé. hist. Morale. 1 v. in 8°. 1 5

Histoire du Petit Jacques, ouvrage à la portée des enfans. 1 v. in 8°.	1	4
Lettres sur l'Amour de la Patrie. etc. 1 v. in 8°.	1	
--- De Boufflers à sa mère. 1 v. in-8°.		15
— D'une Dame Anglaise. 1 v. in-8°.	2	
Lucina sine concubitu, ou le Plaisir saus Peine. 1 v. in-16.	2	
Mirza. Conte Oriental. 1 v. in-8°.		15
Du Divorce par d'Entraigues.	1	5
Le Grand Œuvre dé voilé en faveur de ceux qui ont besoin d'argent. in 8°.	1	10
Origine des Principes Religieux par d'Argens.	1	
Pensées nouvelles et Philosophiques.	1	5
Pièces intéressantes, par Duclos, 1 v. in 12.	2	

Recherches Philosophiques sur les Egyptiens et les Chinois, par M. de Paw. 2 v. in 12.	6	
Voyage chez les Grisons, par will. Coxe. 1 v.	2	5
Anecdotes Françaises, par Delaplace, in-8o. 1 v.	1	4
La Franciade ou l'ancienne France, par Vernes 2 v. in-8o.	6	
Griselidis ou la Marquise de Saluces par Berenger 1 v, in-18.	1	4
Lettre sur Anacharsis, par Berenger. 1 v. in-8o.	1	4
Le Maladroit. 2 v. in-12.	2	
Le Mariage Platonique. 2 v. in-12.	2	10
Rasselas, Prince d'Abyssinie. 1 v. in-12.	1	10
Le Temple à la Mode. 1 v. in-12.	1	4

Testament de Sterne. 1 v. in-12.	1	10
Lisvart de Grèce, par de Mayer. 5 v.	12	
Eloge de l'Impertinence. 1 v. in-8o.	3	12
Leçons de Morale par Gellert, 2 v. in-8o.	4	
Droits et devoirs du Citoyen, par de Mably. 2 v. in-18 avec son portrait.	3	
Simple histoire, par M. Deschamps. 2 v. in-18 avec fig.	3	
Lady Mathilde, y faisant suite. 2 v. idem.	3	
Paul et Virginie, par Bernardin de St.-Pierre. 1 v.	2	
Werthérie. 2 v. in-18. fig.	4	
Chronique du petit Jehan de Saintré. 2 v. in-18 fig.	3	

Constitution de la Lune, par le Cousin Jacques. 1 v. in-8o.	3	15
Constitution des Amours. 1 v. id.		15
La Nouvelle Sapho. in-18 fig.	2	
Le Faux Ravisseur. 2 v. id fig.	3	
Les Nouvelles de d'Arnaud. 6 v. in-18.	9	
L'Ami des Loix. in-8o.	1	10
La Chaste Suzanne. id.	1	
La Papesse Jeanne. id.	1	

On trouve chez lui une Collection de plus de 300 Romans, tant anciens que modernes, en Lecture. Le prix de l'Abonnement est de 3 liv. par mois, ou 3 sols par volume.

Il entreprend aussi toutes sortes d'Impressions.

